

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N° 960 — 4 Sept. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



CHATEAUBRIAND

Statue de M. Aimé Millet, destinée à la ville de Saint-Malo — Inauguration le 5 septembre

Dessin de M. Bocourt

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les statues de Chateaubriand. — Evénements d'Espagne. — L'insurrection de l'Herzégovine, par Le Besch. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — Lettre de Hongrie. — L'Exposition russe aux Tuileries, par M. de Compiègne. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Les fêtes du Havre. — Distribution des prix à l'Ecole des sourds-muets. — Le festival au profit des inondés.

GRAVURES : Chateaubriand, statue par Aimé Millet. — Espagne : La Séo d'Urgel; — Saint-Sébastien; — le général Jovellar; — explosion à Barcelone; — l'évêque d'Urgel. — Herzégovine : Soumission des villages de Drauvo et Doljane; — Lynbibratic aux environs de Nevesinje. — Salon de 1875 : M^{me} Pasca, portrait par M. Bonnat. — Austro-Hongrie : Les dernières élections. — Exposition de géographie : La Russie et les bijoux de Khiva. — Le festival de jardin des Tuileries. — Fête de nuit au Havre. — Distribution des prix à l'Ecole des sourds-muets.

COURRIER DE PARIS

DONC nous voici en possession d'un nouveau modèle de timbre-poste.

Les journaux ont discuté avec abondance sur ce sujet. Les uns se livrant à des considérations politiques, les autres à des digressions artistiques. Mais il me semble qu'on a laissé dans l'ombre le côté le plus intéressant de la question, et je trouve que le timbre-poste en est encore à son enfance.

Pourquoi nous persécuter avec ces banales allégories qui se suivent en se ressemblant? Pourquoi ces figures bêtasses dont nous sommes rebattus?

Il y aurait à ouvrir un si vaste champ à la fantaisie! On pourrait exécuter sur le thème du timbre-poste des variations si pittoresques!

Ce que je voudrais, ce serait que l'on créât pour chaque circonstance de la vie un timbre-poste approprié.

Pour la lettre d'amour, les timbres représenteraient, par exemple, un petit cupidon mettant le doigt sur sa bouche et prévenant ainsi la destinataire d'adopter pour devise : *mystère et discrétion*.

Pour la lettre de deuil, le crâne d'Yorick; pour la lettre de mariage, j'aimerais assez une branche de fleurs d'oranger, autour de laquelle voltigeraient quelques moineaux rapaces; symbolisme : accord parfait et *memento* de prudence à l'usage des maris.

Pour la lettre de provocation, un dieu Mars ou des épées en croix; pour la lettre du bon neveu à son cher petit oncle, le profil d'une volumineuse carotte.

Pour la lettre de M^{lle} X... à son protecteur, une superbe ramure de cerf; pour les circulaires des émissions nouvelles, un poisson pris à l'hameçon; pour l'invitation à dîner, quelque emblème gastronomique.

Et ainsi des autres circonstances de la vie.

Malheureusement la routine repousse mon amendement, et nous continuerons à voir la même effigie monotone maculer nos lettres, qu'elle nous apporte du rire ou des larmes, de l'espérance ou du deuil.

C'est dommage.

Un entrefilet des faits divers a annoncé ces jours-ci la mort du plus vieux montreur de lanterne magique de Paris.

Le bonhomme s'appelait Justin, à ce qu'il paraît. Sa renommée circonscrite n'était pas parvenue jusqu'à moi; mais ces mots de *lanterne magique* ont réveillé dans ma pensée, quand je les ai lus, tous mes souvenirs d'enfance.

En ce temps-là la lanterne magique était en pleine prospérité. C'était le grand régal des bambins. On n'avait pas encore imaginé de les mener au théâtre pour les voir danser le cancan dans les féeries.

Longtemps à l'avance c'était une fête promise et impatiemment attendue. Cela faisait travailler nos petites têtes d'enfant, il fallait voir!

A la joie du spectacle annoncé se mêlait, en effet,

une sorte de terreur superstitieuse. Ne racontait-on pas que souvent les montreurs de lanterne magique étaient des voleurs qui profitaient de ce subterfuge pour s'introduire dans les maisons, et que, les ténèbres une fois faites, ils dévalisaient parfois les appartements.

Vous pensez si l'on grossissait ces récits terrifiants!

Et puis l'appareil lui-même de la lanterne magique avait quelque chose de mélancolique, pour ne pas dire de sinistre.

Cet orgue, qu'on entendait de loin grincer ses refrains enroués, par les longues et tristes soirées d'hiver, ne prédisposait-il pas déjà à la frayeur superstitieuse? Et ce cri qui ponctuait les intervalles où l'étrange musique faisait silence! ce cri qui montait vague et plaintif : *Lanterne magique!* tout cela impressionnait vivement les cerveaux enfantins.

C'était bien autre chose encore, lorsque les deux bonshommes chargés de l'exhibition avaient gravi l'escalier, appelés pour donner leur représentation bizarre.

De loin, on entendait leur pas lourd se rapprocher de marche en marche... Ils arrivaient... c'étaient eux! On se serrait les uns contre les autres, regardant curieusement leurs costumes délabrés qui semblaient plus pauvres encore au milieu des dorures d'un salon.

Alors ils demandaient un drap... Oh! le drap!... le drap que l'on tendait solennellement le long de la muraille! Brrou! il faisait penser à un cercueil!... Et l'on frissonnait malgré soi, et l'on serrait encore plus les rangs.

La séance alors commençait.

L'orgue entamait une ritournelle criarde; on éteignait les lampes.

Instant décisif!...

N'est-il pas vrai qu'en fouillant dans votre mémoire, vous y retrouvez comme moi des sensations étranges à l'endroit de la lanterne magique, et que jamais grand spectacle ne vous a depuis lors aussi profondément remué?...

Les montreurs de lanterne magique vont se clairsemant tous les hivers davantage. Le Justin qu'on a enterré l'autre jour était un des huit survivants qui cultivent encore cette spécialité curieuse.

Huit! Pas un de plus...

C'est que, comme je le disais, les enfants aujourd'hui sont accoutumés à d'autres menus. Ils n'ont déjà plus assez de naïveté, dès la cinquième année, pour prendre plaisir ou terreur aux péripéties de la lanterne magique.

Une de ces péripéties-là — tout à fait anormale et non conforme aux programmes ordinaires — m'est restée gravée dans l'esprit et me rappelle une très-douloureuse époque.

C'était pendant le siège de Paris.

On était arrivé à la période aiguë, quand, dans les premiers jours de janvier 1871, la pauvre grande ville assiégée n'était plus qu'une sorte de cadavre vivant.

Un soir, — c'était ma foi les Rois, — nous étions réunis huit ou dix chez un ami.

Il faisait froid et noir au-dehors. Plus de gaz dans les rues; plus d'espoir dans les cœurs.

Le canon prussien tonnait sans interruption, vomissant la mitraille à travers les ténèbres...

Cependant le Parisien, fidèle à ses anniversaires, célébrait quand même la fête de la galette traditionnelle. Seulement ladite galette avait été remplacée par le pain nègre que vous savez.

Quand on eut cherché la fève dans un morceau de ce pain mémorable, on se regarda, ne sachant que faire et ne pouvant parvenir à oublier, malgré les efforts que l'on faisait pour grimacer une minute de gaieté!

La conversation elle-même s'était arrêtée, les femmes inclinaient la tête, les enfants respectaient cette réverie sans la bien comprendre.

Tout à coup, au dehors, une voix se fit entendre, voix à l'accent plaintif et comme épuisée. La voix disait : *Lan...terne... magique!* Mais l'orgue n'était pas là pour lui donner la réplique.

Lanterne magique!... Parbleu! c'était la diversion souhaitée par tous.

Cinq minutes après, le montreur était là, dépliant son appareil.

C'était un vieillard à la tête toute blanchie.

D'une main tremblotante, il installa sa lanterne. On fit la nuit. Il commença.

Je remarquai que la voix était si faible, si faible, qu'on avait peine à entendre les explications du vieux. Sans doute l'effet de l'âge.

Mais soudain, à un tableau comique qui représentait un paysan changeant de tête avec son oie, et pendant que les bébés de l'assistance éclataient de rire, le voix se tut tout à fait, en même temps qu'un bruit étrange se produisit.

On aurait dit la chute d'un corps.

Il y eut un instant d'hésitation. On attendait; mais comme la voix ne recommençait pas sa démonstration, on alla chercher de la lumière.

Le vieillard était gisant à terre...

On s'empressa. Quand on le rappela à la vie, il confessa qu'il mourait absolument de faim, n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures et n'ayant pas un sou pour aller chercher la maigre ration que l'on allouait à chaque assiégé...

Pendant ce temps-là, la neige tombait à gros flocons; la bise soufflait plus âpre que jamais, et le canon prussien semblait redoubler de rage...

Telle est la scène que la lanterne magique fait revivre dans mon souvenir.

Oh! cet hiver de 1871!...

~~~~~ O race éternelle des jobards, comme on compte sur toi!

Je trouve dans les annonces du moment ces deux lignes :

## MONTE-CARLO

1,200 francs de rente par chaque somme de 500 francs.

Suit une adresse à laquelle on est prié d'adresser les communications et probablement aussi les billets de banque.

Pour beaucoup de gens, cette singulière réclame n'a pas de signification. Nous allons leur en révéler le sens.

Il s'agit tout simplement d'un exploiteur, d'un de ces prétendus professeurs de jeu qui, comme le renard de la fable, vivent aux dépens de ceux qui les écoutent.

Cet industriel anonyme offre de faire gagner 1,200 francs par an à tout gogo qui lui confiera 500 francs pour aller jouer sur le tapis vert.

Il faut, convenez-en, une certaine dose de cynisme pour battre ainsi le tambour publiquement en l'honneur d'une flouerie pure et simple; car les imbéciles seuls peuvent croire aux prétendus *systèmes* infailles, aux martingales extraordinaires, à l'aide desquelles on fait sauter les banques sans risquer de perdre.

Un joueur heureux peut enlever à Monte-Carlo 100, 200,000 francs; mais c'est à condition, avant tout, de ne s'en rapporter qu'au hasard et surtout d'opérer lui-même, au lieu de se confier à des intermédiaires qui, comme l'avare Achéron, ne lâchent jamais leur proie. C'est un de ces farceurs qui eut un jour, à Bade, ce mot superbe.

Il essayait d'entortiller un pigeon en lui expliquant que sa fortune était assurée. Puis d'un air convaincu :

— Je pourrais vous demander 50 p. 100 sur les magnifiques bénéfices que nous allons réaliser, mais je me contenterai de 20 francs d'avance; *vous voyez que je ne suis pas exigeant*.

Ah! crédules, si vous rencontrez dans les journaux l'annonce précitée, que mon avertissement vous mette en garde.

~~~~~ Infortuné Bidel! si cela continue, les pérégrinations de ce dompteur sans gîte feront pendant à celles du Juif-Errant.

On sait que les Magasins-Réunis lui ont donné congé, en déclarant qu'il leur était impossible de loger plus longtemps ce locataire d'espèce particulière. Depuis lors, Bidel est à la recherche d'un emplacement.

Les conditions à remplir ne sont pas des plus faciles.

D'abord, le dompteur désire changer de quartier, afin de recruter une clientèle nouvelle.

Ensuite il ne faut pas trop s'éloigner du centre. Un terrain remplissant ces conditions avait été découvert par lui dans la rue de Rome. L'affaire paraissait sur le point de se conclure, quand Bidel a reçu la visite d'un monsieur à lui inconnu.

— J'ai l'honneur de vous saluer.

— Je suis votre serviteur.

C'était l'entrée en matière du dialogue suivant :
— Monsieur le dompteur, j'ai ouï dire que votre intention était de louer un terrain pour y installer votre ménagerie.

— Oui, monsieur ; viendriez-vous m'en offrir un ?

— Pas le moins du monde.

— Le terrain sur lequel vous semblez avoir jeté votre dévolu n'est-il pas situé rue de Rome ?

— En effet.

— Eh bien, monsieur, je viens vous faire une déclaration préalable.

— Laquelle ? Je vous écoute.

— J'habite moi-même la rue de Rome ; j'ai une femme que j'aime, des enfants charmants... et pas de belle-mère. Le voisinage d'une ménagerie dont les animaux peuvent s'échapper d'un instant à l'autre n'a donc pour moi que des dangers sans compensation.

— Mais, monsieur...

— J'ai l'honneur, en conséquence, de vous prévenir que, si vous venez vous établir près de mon domicile, je vous intenterai un procès en vertu de la loi contre les voisinages dangereux ou insalubres.

— Permettez...

— J'ai dit. Je n'ai rien à ajouter, rien à retrancher, et je vous salue.

Le monsieur est parti là-dessus, laissant Bidel dans une perplexité facile à concevoir.

Va-t-il être forcé de vivre perpétuellement avec les hommes de loi et le papier timbré ?

Ce serait à le dégoûter du séjour de Paris, où pourtant il avait l'intention de résider encore toute une année.

~ ~ ~ Autre désespoir.

Les habitants de Saint-Cloud sont dans la désolation, et pourquoi ? Parce que la fête annuelle, la célèbre foire, illustrée par les mirlitons, doit être, cette année, reculée d'une semaine.

Ainsi le veulent les conflits du calendrier. C'est d'ailleurs une vieille querelle qui rappelle les Capulets et les Montaigus.

La fête de Saint-Cloud a une rivale célèbre : la fête des Loges. Celle-ci doit se tenir le premier dimanche de septembre, à condition que ce dimanche tombera avant la Saint-Cloud, c'est-à-dire avant le 6.

Or, justement cette année, le premier dimanche de septembre est un cinq. Les Loges et Saint-Cloud ont échangé tour à tour des prières et des menaces. La fête de la forêt de Saint-Germain est restée inexorable, à cheval sur sa prérogative.

Voilà donc le pauvre Saint-Cloud forcé de s'ajourner au 12 septembre. C'est un dimanche de perdu, car la fête de Versailles qui vient ensuite enlèvera à Saint-Cloud, pour le commencement d'octobre, ses principales baraques. Et puis, plus on avance, plus on a de chance d'averses et de mauvais temps.

Plaignez les Saint-Clodoviens.

~ ~ ~ Les faits divers de l'Événement signalaient l'autre jour un jeu dangereux d'un certain nombre de bonnes d'enfants qui, réunies dans les squares et jardins publics, s'amusaient à ranger en ligne les petites voitures dans lesquelles on promène les bébés, et, à un signal donné, partent ensemble et se font une poursuite folle, au grand effroi des pauvres petits et des passants, qui n'ont malheureusement aucune autorité sur ces singulières servantes.

Si des coquines se permettent en effet le divertissement dont parle notre confrère, les témoins de ce scandale n'ont qu'à requérir le premier sergent de ville. Il fera justice.

Du reste, nous ne sommes nullement surpris d'entendre raconter un semblable acte de brutalité bête. Les nourrices en font bien d'autres.

Dans un village que je pourrais nommer et où cette industrie est en grande exploitation, ces monstres ont imaginé une façon de se récréer qui laisse bien loin derrière elle les courses des petites voitures.

Elles jouent à celle dont le nourrisson criera le plus longtemps.

Les malheureux enfants sont accrochés à des clous, ficelés dans leur maillot, chaque nourrice paie dix sous, vingt sous pour son champion.

Les vociférations des pauvrets commencent, les nourrices restent là attendant que tous renoncent tour à tour faute de souffle.

Celle dont l'enfant pleure le dernier empoche les mises. Ah ! il se passe de jolies choses dans notre civilisation ; que serait-ce si nous étions en état de barbarie ?

~ ~ ~ Un livre vient de paraître, intitulé le *Bluet* ; l'auteur, qui signe Gustave Haller, est une femme dont nous ne voulons pas trahir l'incognito, nous bornant à dire qu'elle porte un nom célèbre dans la politique et la finance, et qu'avant son mariage elle s'était fait connaître comme artiste dramatique à la Comédie-Française.

Le livre est un roman intéressant. Mais si j'en parle ici, ce n'est pas pour me livrer à une appréciation littéraire, qui rentrerait mal dans le cadre d'une chronique. C'est pour raconter une touchante anecdote relativement à ce volume.

L'auteur, qui connaît Carpeaux, était allé lui rendre visite.

Naturellement la conversation tomba sur l'ouvrage que monsieur... ou plutôt M^{me} Gustave Haller avait en préparation. Celle-ci avait justement en poche une épreuve du dessin qui devait servir de frontispice au roman. Elle le fit voir à Carpeaux.

— Il est impossible, dit l'artiste, que vous vous serviez de cette vulgaire enluminure.

— Mais...

— C'est impossible. Qu'on aille me cueillir des bluets dans le champ voisin.

— Vous voudriez...

— Oui.

Les bluets furent apportés quelques minutes après dans la petite maison de Courbevoie, où le pauvre grand artiste endure d'aussi atroces souffrances.

Prenant alors un crayon dans sa main amaigrie, il fit en quelques traits une merveilleuse esquisse de fleurs que vous verrez sur la couverture du volume.

C'est sa dernière œuvre artistique. Espérons que la guérison viendra bientôt rendre à Carpeaux la force de manier le ciseau auquel nous devons tant d'admirables statues. Mais n'est-ce pas touchant de voir cette vigueur alangnie par le mal, faire effort pour copier une simple fleurette !

~ ~ ~ Grand Dieu ! quelle effrayante statistique !

D'un relevé qui vient d'être fait il appert que la ville de Paris possède deux cents bals publics fonctionnant d'un bout de l'année à l'autre.

On ne dira pas du peuple parisien :

La danse n'est pas ce qu'il aime.

Deux cents bals à raison de deux cents visiteurs, cela donne un total de quarante mille personnes se trémoussant deux ou trois fois par semaine.

Il est vrai que la plupart des bals actuels ne sont plus bals que de nom. C'est seulement dans les classes inférieures que le goût de l'avant-deux est resté vivace. Il faut voir, pour s'en faire une idée, le bal des cuisinières, à Grenelle.

Elles s'en donnent, allez, les Vénus de la casserole, ayant pour vis-à-vis les Mars de l'École militaire.

Au quartier Latin encore, la tradition sautante s'est un peu conservée. Dans les banlieues aussi, le bal Willis a gardé ses fidèles, d'autant plus convaincus que les frais du culte leur coûtent plus cher.

Vingt-cinq centimes par quadrille ou polka... Les assistants en arrivent ainsi à avoir dépensé deux fois plus que les élégants de Mabilly.

Différence des mœurs ! Londres ne possède que huit établissements chorégraphiques.

En revanche, Vienne, qui a une population sept

fois moindre que Paris, compte cent quatre-vingts rendez-vous de valse.

Reste à savoir si l'on peut tirer de là des déductions sur les mœurs d'un peuple et varier le proverbe connu de cette façon :

« Dis-moi comment tu danses, et je te dirai qui tu es. »

~ ~ ~ Les extrêmes se touchent.

Nous pouvons donc parler sans transition de cimetière après avoir parlé d'entrechats.

Méry-sur-Oise sort décidément de terre, — en attendant qu'il nous y faille rentrer. Le hasard de la promenade m'a conduit par là. Déjà la spéculation s'est abattue sur les terrains.

Tandis que les études pour le chemin de fer mortuaire et tout ce qui en dépend sont poussées avec activité, les industriels qui vivent de la mort acquièrent des emplacements pour construire leurs débits de couronnes, de pierres tumulaires et de tout ce qui concerne ce lugubre état.

J'ai conté jadis comment une demande avait été faite au préfet du département pour établir à Méry-sur-Oise un café chantant.

Le même préfet a reçu déclaration de vingt-cinq débits de boisson qui projettent de s'installer dès que les plans actuels seront mis en exécution.

Il paraît que la douleur altère.

Pourvu que les enterrements ne dégénèrent pas en parties de campagne, lorsque l'on conduira là-bas les dépouilles de la grande cité.

Ça me rappelle un village des bords de la Seine, où le cimetière est mitoyen avec un gargotier qui a pris pour enseigne : *A la matelote de consolation*.

~ ~ ~ Je comptais plus haut les tribulations de Bidel ; voici qu'à propos de domptage, un abonné de Belgique a l'obligeance de m'envoyer un journal de son pays, où il me signale un canard d'une envergure vraiment exceptionnelle.

Je transcris :

« La kermesse annuelle d'un bourg de nos environs a été mise en émoi par un incident vraiment extraordinaire.

« A cette kermesse figurait une ménagerie tenue par un dompteur, qui, sans doute pour remonter son courage défaillant, avait pris l'habitude de s'alcooliser outre mesure.

« Hier, à l'heure de ses exercices, notre homme avait sans doute bu plus que de coutume, le fait est qu'au moment où il pénétrait dans la cage de son tigre, pris d'un accès de folie furieuse, il se précipita sur l'animal effaré et lui fit de cruelles morsures. Il fallut que le garçon de la ménagerie vint lui arracher le tigre des dents... »

Je crois qu'après celle-là on peut tirer l'échelle.

~ ~ ~ L'exception prouve la règle.

C'est pourquoi je me permets d'enregistrer le paragraphe qui va suivre.

On sait quelle perturbation le départ des réservistes va jeter.

Deux dames causaient hier ensemble.

— Votre mari part décidément ? disait l'une des deux amies.

— Oui.

— Vous devez bien maudire la loi ?

— Elle est absurde. Puisqu'elle faisait tant que de déplacer les gens, il faudrait que ce fût au moins pour six mois.

Si le mari avait entendu !

~ ~ ~ On cite toujours des mots de bébés, mais il y a des enfants terribles de tout âge.

En voulez-vous la preuve ?

Notre confrère Z..., connu pour sa spécialité de romans scabreux, avait l'autre jour du monde à dîner.

On en vint à causer littérature.

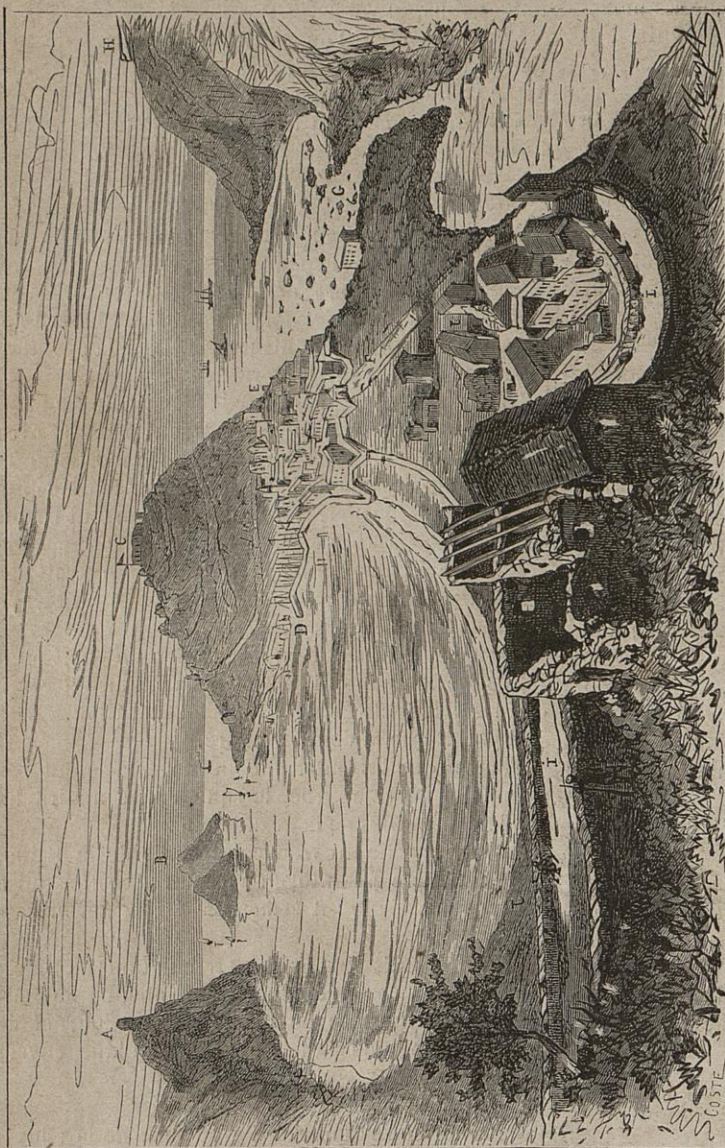
Soudain, la fille de notre confrère Z..., une charmante et ingénue personne de seize ans et demi, de s'écrier tout haut :

— Dis-moi, papa, quand donc feras-tu un livre que maman ne me défendra pas de lire ?...

PIERRE VÉRON.



1. La Seo de Urgel. 2. Château. 3. Citadelle. 4. Cerro del Corpo. 5. Fort de Solsona. 6. Tranchées. 7. Rivière Balira. 8. La Segre. 9. Jonction des deux rivières. 10. Ch. du Val d'Andorre. 11. Q^{re} gén. de Martinez-Campos. 12-13-14. Batt. alphonstistes. La Seo de Urgel pendant le bombardement. — (D'après le croquis de M. de Saint-Simon.)



A. Phare et redoute d'Igueldo. B. Îlot de Santa Clara. C. Château de la Mota (citadelle). D. Port de San Sebastian. E. Ville de San Sebastian. F. Rie de France. G. Embouch. du Rio Urumea. H. Batt. carliste. I. Rie d'Hernal. J. Plage de la Concha. Saint-Sébastien. — Vue générale prise du côté des carlistes.



L'évêque d'Urgel, l'un des prisonniers de la Seo de Urgel.



Barcelone. — Explosion de munitions destinées aux assiégeants de la Seo de Urgel. (D'après le croquis de M. de Saint-Simon.)



Le général Jovellar, ministre de la guerre et commandant général de l'armée du centre.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE



TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Soumission des villages de Dratschewo et Doljane le 31 juillet, par un détachement de l'armée ottomane. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de notre correspondant.)

LES STATUES DE CHATEAUBRIAND

C'EST demain qu'aura lieu, à Saint-Malo, l'inauguration de la statue de Chateaubriand par Aimé Millet. Un de nos dessinateurs assistera à cette fête nationale; en attendant, nous avons cru devoir reproduire la nouvelle œuvre de l'auteur de cette touchante allégorie du tombeau de Mürger, *la Jeunesse effeuillant des roses*, du fameux *Vercingétorix* d'Alésia et de l'*Apollon* qui couronne si fièrement la coupole du nouvel Opéra.

Le coude gauche appuyé sur un coin du rocher où sont jetés quelques feuillots, sur l'un desquels on lit : *Génie du christianisme*, la tête reposant sur la main dans l'attitude de la méditation, Chateaubriand, âgé de trente-cinq à trente-huit ans, est représenté assis, la main droite tenant un crayon.

Il porte la lourde redingote du temps, couverte à demi par un manteau lui drapant l'épaule gauche et les genoux.

La botte à gland apparaît sous le manteau. La cravate nouée flotte négligemment.

Le socle est fait de granit bleu de Bretagne, carré et formant banc tout autour.

Les Malouins pourront donc se reposer aux pieds de leur illustre compatriote.

Sur ce socle est gravé ce seul mot :

CHATEAUBRIAND

La statue ne pèse pas moins de mille kilos; le bronze a été fourni par l'Etat, et elle a été fondue par M. Thiébaut.

Les frais ont été couverts par une souscription à laquelle s'était inscrit le maire de Saint-Malo, M. Witt de la Fresnaye, promoteur de l'idée.

Ajoutons que M. Millet a été secondé dans son œuvre par M. Frangeulle, architecte fort estimé du pays.

Les traits de Chateaubriand ont été reproduits par le statuaire d'après un magnifique buste de David d'Angers, prêté par la famille.

Cette œuvre sera placée sur la place Chateaubriand — naturellement — au nord-est de Saint-Malo, auprès d'un bouquet d'arbres, en face d'un assez joli groupe de maisons style Louis XV, et inaugurée le 5 septembre prochain.

Le modèle en plâtre en sera déposé au musée de Saint-Malo.

Il existe déjà au musée de Versailles une statue de Chateaubriand, par M. Duret. Là aussi l'auteur des *Martyrs* est représenté assis, appuyé contre un fût de colonne, près d'un rivage que viennent battre les vagues de l'Océan, ces vagues dont il a décrit avec tant de vérité ou les harmonies plaintives ou les déchaînements terribles.

Dans l'œuvre de M. Duret, Chateaubriand est vêtu du costume moderne, drapé dans son manteau, tenant d'une main un stylet pour écrire, et de l'autre un feuillet déroulé sur ses genoux. Il n'était peut-être pas besoin de tant de détails pour faire comprendre que Chateaubriand était un écrivain; mais la pose est pleine de noblesse, d'aisance et de simplicité.

« Le visage, très-ressemblant, a dit Th. Gautier, porte bien ce cachet de mélancolie profonde et d'incurable ennui qui caractérisait l'auteur de *René*. Cette tristesse n'empêche cependant pas l'éclair du génie de percer le nuage. »

Ce marbre a figuré à l'Exposition de 1855. — M. V.

ESPAGNE

Madrid, 20 août.

L'UN des dessins que je vous adresse représente le port de Barcelone au moment où le bateau à vapeur l'*Express* a fait explosion.

Je venais de visiter à son bord l'excellent commandant du *Danube*, lorsque je passai près du bateau en question; je fis part du danger qu'il y avait à charger sans plus de précautions des munitions d'artil-

lerie par une chaleur et un soleil qu'il suffit de qualifier d'espagnol; les marins haussèrent les épaules, disant que l'on faisait toujours de même. Malheureusement, vers cinq heures un quart du soir, une détonation effrayante, suivie de milliers d'autres moins bruyantes, vint révolutionner la ville entière, et une épaisse colonne de fumée s'élança dans les airs.

L'*Express* venait de sauter, bouleversant l'équipage et les hommes employés à le charger. Sur la promenade de mer, douze personnes ont été tuées; leurs cadavres sont, à l'heure qu'il est, exposés à l'hôpital; l'on compte soixante-dix morts, soit de l'équipage, soit des bateliers qui se trouvaient en ce moment aux abords du vaisseau.

L'*Express* était chargé par le gouvernement avec destination à San Filia, pour faire plus vite parvenir les munitions à Martinez Campos, qui est en ce moment à la Seo de Urgel, sujet de mon autre croquis.

Comme vous le savez, Martinez Campos tente, en ce moment, de déloger les carlistes des forts de la Seo, et les carlistes résistent à toute force, sachant bien qu'une fois chassés de ces positions, leur force en Catalogne devient illusoire.

SAINT-SIMON.

Nos lecteurs ont appris que, depuis cette époque, la dépêche suivante était arrivée à l'ambassade d'Espagne :

Seo de Urgel, 26 août.

« On vient de signer les préliminaires de la capitulation des forts. La garnison est faite prisonnière. Les honneurs de la guerre lui ont été accordés à cause de sa brillante défense. En ce moment même, a lieu la reddition du Castello. Demain matin, à sept heures, aura lieu la reddition de la citadelle. »

D'autre part, un avis de la Seo de Urgel constate que la garnison carliste de la citadelle a défilé, le 29 août au matin, devant les troupes alphonsistes.

Lizarraga, en uniforme de général, et l'évêque d'Urgel, en soutane rouge, marchaient en tête et ont été reçus très-courtoisement par Jovellar et les autres généraux. L'évêque a même donné sa bénédiction. La garnison carliste était composée de quatre compagnies régulières et de nombreux volontaires assez mal armés. Après le défilé, toutes ces troupes ont été désarmées.

On a pris dans la citadelle deux canons Krupp, deux mortiers, une vingtaine de vieux canons, peu de munitions, mais une grande quantité de provisions.

Voici les chiffres exacts des prisonniers faits à la Seo de Urgel : 148 chefs et officiers, 877 soldats et 108 blessés de tous grades.

Quant à la perte des alphonsistes, elle paraît atteindre 300 morts ou blessés.

L'évêque d'Urgel, que nous venons de citer, est en même temps et collectivement avec la France, le suzerain de la République d'Andorre.

Il se nomme J. Caixal y Estrade, et a été sacré évêque d'Urgel le 10 mars 1853. Il a le droit de choisir un des deux viguiers d'Andorre, et cette république en miniature lui paye, tous les deux ans, un tribut de 891 francs.

Terminons en disant qu'il a été interné au château d'Alicante. — V. M.

L'INSURRECTION DE L'HERZÉGOVINE

IL est assez difficile de démêler la vérité, au milieu des télégrammes contradictoires que publient les journaux sur les événements dont l'Herzégovine, la Bosnie, le Monténégro et la Serbie sont aujourd'hui le théâtre.

Nous savons seulement que les trois grandes puissances du Nord, à l'action desquelles ont été associées la France et l'Italie, se montrent toujours disposées à maintenir l'intégrité de l'empire ottoman. Leurs consuls ont été chargés d'aller à Mostar faire connaître cette détermination aux chefs des insurgés. Diplomatiquement, les gouvernements agiront également à Belgrade, pour que le nouveau cabinet du prince Milan ne se jette pas dans une guerre qui pourrait avoir les plus graves conséquences pour l'avenir de la principauté serbe.

Ainsi que nous l'avions annoncé à nos lecteurs, nos correspondants ont mission de recueillir pour nous les incidents les plus marquants de l'insurrection herzégo-

vienne. C'est ainsi que nous publions aujourd'hui deux grands dessins, dont le premier représente l'incendie des villages de Doljane et de Dratschewo, par les Turcs; le second est une vue, prise sur les lieux, de l'attaque d'une colonne turque se dirigeant vers Trébigne et attaquée par les insurgés, pendant qu'elle s'engage dans un défilé.

F. LE BESCHU DE LA BASTAYS.

COURRIER DU PALAIS

JE commence par le jugement, impatientement attendu, sans doute, que M. le juge de paix de Sèvres a rendu dans l'affaire du chien de M. Dupuis et de la chienne de M. Valard :

D'abord, M. Dupuis est débouté de sa demande contre le garde-chasse Lelièvre, ce dernier n'ayant fait qu'obéir à une nécessité impérieuse, quand il a eu la prudence, sur l'avis conforme de deux vétérinaires et sur l'ordre du commissaire de police, de faire abattre un chien mordu et présentant déjà tous les symptômes de la rage. Cette première partie de la décision étant connue, le reste va tout seul. M. Lelièvre n'a appelé M. Valard en garantie, M. Valard n'a formé une demande reconventionnelle que comme moyens de défense et l'un et l'autre sont déboutés de leur action.

Il y a cependant quelque chose de fort sérieux dans ce petit procès. Quelle n'eût pas été la responsabilité morale, et pécuniaire même, incombant au garde-chasse Lelièvre, s'il avait hésité un seul instant à abattre la chienne et le chien, et si, dans cet instant, un homme, une femme, un enfant, avait été mordu par un de ces animaux? Il importe qu'en pareille circonstance l'avis donné par les vétérinaires soit exécutoire, « nonobstant appel, » et quand bien même il y aurait présomption d'erreur. La sensibilité est une excellente émotion; mais prenons bien garde à ses surprises; il lui arrive un peu trop souvent de s'égarer. Je ne puis m'empêcher de me rappeler cette gardeuse d'enfants qui conduisait chaque jour son joli petit troupeau dans le jardin du Palais-Royal, et qui était tellement sensible, tellement sensible, qu'elle ne pouvait s'empêcher de réduire en miettes les tartines destinées aux bébés pour donner à manger aux petits oiseaux. Pauvre bête! tant que vous voudrez; mais il vaut mieux tuer la pauvre bête que d'avoir à dire : pauvre homme, ou pauvre enfant! Voilà pourquoi j'aurais mieux aimé que le garde-chasse Lelièvre n'eût pas tous les ennuis de ce procès, que toute sa commune a dû connaître. Ce procès, il l'a gagné, à la bonne heure! mais on dira qu'il pouvait le perdre, et peut-être y regardera-t-on à deux fois avant d'abattre un chien enragé.

Et maintenant, voici un procès comme on n'en a jamais vu et comme on n'en verra plus, il faut l'espérer du moins. C'est le tribunal d'Alger qui a statué en première instance, et c'est la cour d'Alger qui vient de rendre un arrêt, aujourd'hui définitif. En 1871, le sieur Darienté avait dix-sept ans et Yamina Lelouch en avait treize; ils se marièrent *more judaico*, car ils appartenaient tous les deux à la religion israélite. Il est inutile de dire que le mariage civil n'avait pas pu être célébré, ni l'un ni l'autre des fiancés n'avait atteint l'âge fixé par la loi; le mariage était donc purement religieux et ne pouvait avoir d'effet qu'au point de vue de la conscience; mais les deux familles avaient stipulé que le mariage civil aurait lieu quand Yamina aurait atteint l'âge de quinze ans. Darienté avait fait à cet égard une promesse solennelle de laquelle Darienté père se portait garant.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, que le jeune mari renvoyait à ses parents sa jeune épouse et ne s'occupait nullement de tenir l'engagement qu'il avait pris. Il faut croire que Darienté est doué d'un caractère remarquablement inconstant et indécis; trois fois, depuis le jour où il a rompu avec Yamina, il a publié ses bans; il a dû épouser successivement une demoiselle Medioni, puis une demoiselle Siora et enfin une demoiselle Bouchara; ce dernier mariage a été conclu selon les lois civiles. De sorte que Yamina se trouve dans cette étrange situation d'être mariée, de respecter ce lien que sa religion et sa conscience rendent sacré pour elle, tandis que Darienté a pu contracter un

second mariage, également valable d'après la loi mosaïque qui permet au mari d'avoir plusieurs épouses légitimes. Que faire?

Yamina ne peut demander à la loi de déclarer nul ce mariage, puisque la loi ne le reconnaît pas; mais elle peut demander à Darienté de la répudier, comme il l'a épousée, *more judaico*; c'est ce qu'elle a fait. Mais Darienté refuse formellement de répudier Yamina, et il y a probablement, pour motiver ce refus de sa part, quelque question de restitution de dot ou d'effets mobiliers, car la cour, dans son arrêt, dit qu'en agissant ainsi, « il ne peut obéir qu'aux inspirations d'une basse rancune, ou plutôt aux calculs d'une abjecte cupidité. »

Yamina, représentée par son père, demandait au tribunal 10,000 francs de dommages-intérêts et demandait, en outre, que Darienté fût condamné à lui consentir, par devant le grand rabbin d'Alger, la répudiation hébraïque. Le tribunal avait repoussé ces deux demandes : contraindre Darienté à prononcer la répudiation, c'était attenter au principe de la liberté de conscience et de la liberté religieuse; accorder des dommages-intérêts, c'était arriver au même résultat par un moyen indirect. L'État, d'ailleurs, n'ayant pas à intervenir pour déchirer un contrat qu'il ne reconnaît pas, ni pour mettre obstacle à ses effets. La cour a infirmé ce jugement, et elle a accordé les 10,000 francs de dommages-intérêts basés, non sur le refus de répudiation, mais bien sur le refus de Darienté de réaliser la promesse qu'il avait faite de régulariser cette union religieuse par le mariage civil et sur le préjudice éprouvé par Yamina par suite de l'impossibilité dans laquelle Darienté s'est mis de jamais tenir cet engagement. La cour n'a pas ordonné la répudiation, mais elle a dit que la somme de 10,000 francs serait réduite à 3,000 francs si, dans un délai qu'elle indique, Darienté a consenti à Yamina la répudiation selon la loi mosaïque.

Je me borne à cet exposé bien sec de cette très-curieuse affaire; tout commentaire, toute appréciation ne pourraient manquer de me conduire au delà des limites qu'une matière aussi délicate m'impose; les juriscultes feront le reste. Tant pis pour eux!

Ici, la transition se fait toute seule. J'ai à vous parler d'un bigame qui a comparu devant la cour d'assises de la Haute-Garonne. Elzéar Vian, l'accusé, n'est pas un bigame ordinaire; c'est un homme qui a reçu une certaine éducation, puisqu'il est ancien chirurgien de marine, il ne peut donc exciper de son ignorance; en outre, il avait déjà cinquante-trois ans à l'époque où il a contracté son second mariage, ce qui ne lui permettrait guère de chercher une excuse dans la fougue et l'inexpérience de la jeunesse.

Par exemple, il pourrait à la rigueur prétendre qu'il a un peu perdu la mémoire, son premier mariage remontant à 1836. Il était alors chirurgien à bord d'un navire français, stationnant en vue de Buenos-Ayres, lorsqu'il épousa Josepha Novarro, dite Pepa, âgée de vingt ans, selon les lois du pays. L'évêque diocésain, M^r Mariano Médrano, bénit les époux, et même, quatre ans après, baptisa la fille née de ce mariage. L'accusation représente Vian comme un type d'avare; il réalisa la dot, qui s'élevait à cent mille francs environ; puis il quitta la marine et abandonna sa femme pour s'établir usurier dans la République Argentine. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en 1864, il a réclamé sa fille en vertu de la puissance paternelle, et que, sa femme ayant intenté contre lui une action en divorce, il s'est défendu alors en prétendant qu'il n'existait pas de raisons sérieuses pour briser les liens de ce mariage qu'il soutient aujourd'hui n'avoir jamais existé; un monsieur habillé de noir lui aurait dit des mots qu'il n'a pas compris, et l'acte de mariage aurait été dressé à son insu: il ne porte pas ses prénoms et l'on y ferait figurer des témoins qui sont morts.

Malheureusement pour Vian, une enquête qu'il a provoquée lui-même, quand Pepa lui a fait un procès en pension alimentaire, a rétabli l'acte de mariage qui n'existe plus. En 1872, Elzéar Vian épousait, à Toulouse, M^{lle} Léontine Gau, et il paraît avoir voulu traiter sa seconde femme comme il avait traité la première; il la brutalisait et il lui refusait 10 centimes pour payer sa chaise à l'église. Un jour, il était à Marseille, il écrit à sa femme de chercher dans un coffret des papiers dont il a besoin et de les lui envoyer; celle-ci trouve dans le coffret une lettre qui lui fait connaître l'histoire de Pepa.

Le jury a répondu affirmativement aux questions qui lui étaient posées; mais il a admis l'existence de circonstances atténuantes, et Vian a été condamné à six ans de réclusion et à cinq ans de surveillance de la haute police.

Quelques jours auparavant, la même cour d'assises avait eu à statuer sur le sort de Bergès, forgeron, maçon et cordonnier, demeurant à Toulouse, accusé de quatre assassinats. Ce malheureux part de chez lui son fusil sur l'épaule, il va tuer un lièvre, dit-il; il fait feu sur deux cantonniers qui se trouvent sur son chemin et il les étend morts à ses pieds; puis, un peu plus loin, il tire sur un propriétaire qui tombe foudroyé; enfin, il blesse grièvement un quatrième individu qui était à sa fenêtre. Il essaye de se brûler la cervelle et il veut tuer à coups de couteau un homme qui lui a arraché son fusil. Il entre dans une maison, s'empare d'un autre couteau dont il s'enfonce la lame dans l'abdomen. Bergès n'avait aucun motif de haine contre ses victimes. — Pourquoi les a-t-il frappées?

Quatre médecins ont déclaré qu'il était fou, et, par conséquent, irresponsable; mais M. le docteur Foville, ancien directeur de la maison de Charenton, a conclu, au contraire, à la responsabilité de l'accusé, qui a été condamné à la peine capitale.

Si les Toulousains sont toujours avides des émotions de cour d'assises, ils doivent être satisfaits.

PETIT-JEAN.

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 37. — *Quel est le rapport de l'Histoire et de la Légende, considérées au point de vue des types populaires, tels que la Fornarine, Marie Stuart, Fleurette la Béarnaise, Guillaume Tell, etc., etc.?*

(suite)

Dans sa lettre, M. A. MEYRAC (Saint-Sever, Landes) examine la figure de Marie Stuart au double point de vue de la légende et de l'histoire. « La sévère majesté de l'histoire, écrit-il, a-t-elle toujours à profiter de ces dissections biographiques? » Notre but n'est pas de dépeindre les types légendaires, et il nous a semblé que la réalité de l'histoire ne détruit pas la poésie de la légende. Que Raphaël soit mort d'un refroidissement, en a-t-il moins aimé la Fornarine? Quant aux erreurs et aux préjugés, le silence serait de la complicité, et la sentimentalité, permise pour une héroïne, ne l'est plus quand il s'agit de la découverte du Nouveau-Monde qui porte le nom d'Amérique Vespuce. Mais revenons à Marie Stuart et à l'étude intéressante de M. A. Meyrac.

MM. Dargaud et Mignet ont de nos jours écrit l'histoire de Marie Stuart. Le roman de M. Dargaud l'a singulièrement idéalisée; mais l'ouvrage sévère de M. Mignet reste comme un glaive étendu sur la mémoire de l'infortunée reine. J'estime que des deux côtés il y a exagération. « Élevée en France, à l'italienne, sous les yeux de Catherine, pour son fils François II, elle avait appris la musique, la danse, le latin et l'art de faire des vers. Malheureusement elle n'avait pas appris à dompter la violence de ses émotions et de ses passions. On en a fait à tort une âme poétique. Les fictions qui bercent, les rêveries qui enivrent et détachent de la terre, les illusions dorées qui consolent de tous les maux, ne furent point son fait. Vrai sang des Guise, hautaine, ardente, impétueuse, éloquente, légère, enflammée de passions, l'instinct la précipite dans l'amour, l'aveuglement dans le crime, l'étourderie au-devant de la perfidie, l'orgueil au-devant de l'outrage et du bourreau. Puis la hache tombe. — Pour les peuples protestants, elle fut une juste victime immolée à la réforme; pour nous, elle n'a laissé que le parfum délicat de sa jeunesse, de sa beauté « resplendissante comme la lumière en son plain midy » (Brantôme), de son charmant esprit ouvert à toutes les grâces. « La reine s'efface, la femme nous apparaît, et tous les cœurs ne peuvent que l'absoudre, au nom des prestiges de sa beauté, au nom même de ses passions, pour lesquelles il sera beaucoup pardonné. » (Causeries d'un curieux.)

Brantôme, le panégyriste officiel, a exagéré sa science : « Elle s'estoit faite fort scavante en latin; étant à l'âge de treize à quatorze ans, elle desclama devant le roy Henri, la reine et toute la cour, publiquement en la salle du Louvre, une oraison en latin qu'elle avoit faite. . . . Et tant qu'elle a esté en France, elle se réservoir toujours deux heures du jour pour estudier et lire; aussi il n'y avoit guères de sciences humaines

qu'elle n'en discourust bien. Elle se mesloit d'estre poete et composoit des vers, dont j'en ay veu aucuns de beaux et très-bien faits. . . . » Et tout d'abord il faut rabattre un peu des éloges donnés à son érudition, et de cette admiration de cour touchant les connaissances classiques de Marie enfant. L'autographe de ce fameux discours ne prouve rien. A coup sûr, comme plus tard l'abbé de Vermond faisait apprendre par cœur à son élève Marie-Antoinette un discours latin pour répondre à des allocutions officielles, et comme il lui minutait et lui dictait ses lettres aux premiers temps de son séjour en France, le précepteur de Marie-Stuart lui était fort venu en aide par cette petite allocution dont s'émervaille Brantôme. M. Anatole de Montaiglen a publié les thèmes qu'elle faisait à cette époque; ils sont, si l'on veut, d'une studieuse écolière, mais qui bronche souvent. (Causeries d'un curieux.)

Sa beauté même a été contestée. A-t-elle été incomparable? A-t-elle été surfaite? Voilà la question.

Ses portraits sont tous dissemblables. Tantôt elle est blonde, puis brune. Là, elle a un nez grec, long, droit; ici, un nez un peu court, retroussé même. Les peintures donnent un démenti aux médailles, les médailles aux peintures. Rien n'est précis. George Sand, parlant d'un portrait qu'elle a vu enfant au couvent des Anglaises, dit sans hésiter : « Marie était belle, mais rousse. » M. Dargaud indique un autre portrait, où un rayon de soleil éclaire, dit-il, assez singulièrement des boucles de cheveux vivants et électriques dans la lumière. Mais Walter Scott, réputé le plus exact des romanciers historiques, nous peignant Marie Stuart dans le château de Lochleven, nous montre, comme s'il les avait vues, les tresses épaisses d'un brun foncé. Nous voilà loin du roux, et je ne vois de moyen de tout concilier que d'en passer par ces cheveux si beaux, si blonds, si cendrés, qu'admirait Brantôme, témoin très-oculaire; cheveux que la captivité devait blanchir, et qui laisseront apparaître, à l'heure de la mort et aux mains du bourreau, cette pauvre reine de quarante ans toute chenue, comme dit l'Estoile. (Causerie du lundi.)

Dans un article de la Revue d'Édimbourg, on voit que le bourreau, voulant saisir sa tête pour la présenter au peuple, n'a montré qu'un faux chignon qui lui est resté dans la main. Plus d'une femme accepterait la réputation de Marguerite de Bourgogne, pour l'honneur d'être étranglée avec ses cheveux personnels.

... Ses yeux étoilés, deux beaux logis d'amour,
Qui feraient d'une nuit le midi d'un beau jour.

(RONSARD.)

Étaient-ils bruns, gris? — On n'est pas tout à fait d'accord. Quelques écrivains affirment qu'elle les avait brun clair; cependant les plus nombreux témoignages sont pour les yeux gris. « Heureux, dit M. Feuille, qui saurait se débrouiller dans ces catacombes de la portraiture. » Un fait resté certain, je crois, et domine toutes ces petites questions de détail : c'est que Marie Stuart était incomparablement belle; mais quant à préciser la nature de cette beauté, je crois que l'histoire et la légende ne seront jamais d'accord.

Bien fut le ciel au monde favorable,
Lorsqu'il y mit, première et sans exemple,
Ceste beauté à luy seul compara le.

(MELIN DE SAINT-GELAYS.)

Il lui fallut pourtant quitter cette brillante cour des derniers Valois et retourner dans sa brumeuse Écosse. Elle adressa ses adieux à la France. C'est une complainte un peu maniérée qui est dans toutes les mémoires :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie
Qui as nourri ma jeune enfance. . . .

Malheureusement, l'histoire n'a pas respecté la légende. M. Mignet ne parle pas de cette chanson; M. Dargaud, dans son livre romanesque, n'oublie pas de la donner pour authentique. Il avait, à ce qu'il paraît, sur cette partie de la vie de Marie Stuart, des mémoires particuliers. Il eût bien dû nous dire où ils se trouvent. (L'Esprit dans l'histoire.) Cette pièce, en effet, parut pour la première fois en 1763, dans l'Anthologie française de Queslon. Au bas était une note portant qu'elle avait été tirée du manuscrit de Buckingham, mais on se gardait bien d'indiquer où se trouvait le manuscrit. La vérité est que ces vers de la belle élève de Ronsard ne sont qu'une mystification de Meusnier de Queslon, qui se plaisait à ces petites supercheries littéraires, et qui, d'ailleurs, avoua plus tard cette fraude innocente à M. l'abbé de Saint-Léger. Mais si la légende est réduite à néant, l'histoire n'en reste que plus belle : « Les deux bras sur la poupe de la galère, du côté du timon, se mist à fondre en larmes, jettant toujours ses beaux yeux sur le port et le lieu d'où elle estoit partie, prononçant toujours ces tristes paroles :



TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Une colonne turque surprise par les guérillas insurgées entre Mostar et Nevesinje.
(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de notre correspondant.)



PORTRAIT DE MADAME PASCA

Dessin de M. Bocourt, d'après le tableau de M. Bonnat — Salon de 1875

« Adieu, France! adieu France! » jusqu'à ce qu'il commença à faire nuit. » (Brantôme.) Toute cette scène ne vaut-elle pas mieux que le couplet de Queslon? Le silence de Marie Stuart, entrecoupé d'un seul cri d'adieu, n'en dit-il pas plus que cette romance composée de sang-froid et chantée sur la poupe?

Dès son arrivée en Écosse, l'histoire devient sombre. La reine tombe de l'adultère dans le crime. Il me répugne de croire à tant de forfaits. J'oublie l'épisode de Chastelard et je discute immédiatement celui de Rizzio. Était-ce véritablement son amant? Pour venger sa mort, a-t-elle favorisé l'assassinat de son mari? Encore une fois, non. Rizzio était un Piémontais de très-bas lieu. Son père n'avait d'autre industrie, pour entretenir sa famille, que d'enseigner les éléments de la musique, et comme cette science ne lui apportait que peu de profit, il ne laissait aucun bien à sa famille, mais seulement une petite connaissance de son art. David, entre ses enfants, avait la plus belle voix. Il l'envoya à Nice, où était le duc de Savoie; puis il entra au service du comte de Mooret, que le duc de Savoie envoyait ambassadeur en Écosse. David prit occasion d'approcher de la reine, et celle-ci prit si grand plaisir à son chant, qu'elle le retint de sa musique. De là sa fortune, et cette familiarité donna à discourir. (*Histoire des plus illustres favoris.*)

Voilà ce que dit l'histoire. Discutons : Rizzio était-il beau, avenant de sa personne? Le fait est contestable. Il avait, à l'époque où il approcha de la reine, une trentaine d'années; il était même laid, contrefait, et il est peu probable que les regards de la reine séduisante se soient abaissés sur ce mauvais joueur de guitare. Et même on n'est pas d'accord sur son talent. M. Fétis prétend que c'était un compositeur distingué; d'autres en font un piètre chanteur qui n'a jamais rien composé. Mais notre embarras devient encore plus grand quand M. Feuillet de Conches nous dit : « Rizzio, petit, vilain, laid, contrefait, n'était pas, comme on l'a tant répété, un misérable joueur de luth, un petit personnage de bas étage et méprisé : c'était un homme riche et que, la veille du jour où il fut assassiné, la reine venait de nommer chancelier d'Écosse. » Où est la vérité? où est l'erreur? Quoi qu'il en soit, Rizzio fut assassiné sous les yeux mêmes de Marie Stuart, alors enceinte de celui qui devait être Jacques I^{er} d'Angleterre.

Après l'adultère vint le crime; on a tué l'amant, il faut une vengeance. Marie sentit alors la nécessité de se contraindre, de dissimuler, de diviser ses ennemis. C'est ce qu'elle fit avec une haine patiente et une ruse habile (Mignet). Cette appréciation de M. Mignet est sévère. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sombre récit qui faisait de la reine, complice de Bothwell, l'assassin de son mari. Je ne sais à quel titre il est admis par l'histoire. Pour disculper la reine de ce meurtre, j'invoque l'aveu même de Bothwell. Réfugié en Danemark, il s'avoua l'auteur du crime au moment où il se croyait près d'expirer, et il déclara que la reine n'avait participé ni au complot ni à l'exécution. En outre, une lettre, datée du 8 novembre 1575, écrite à Marie par sa belle-mère, prouve que la comtesse de Lennox, qui, dans sa tendresse pour son fils, avait partagé toutes les préventions à l'égard de la reine Marie, avait nettement reconnu plus tard son innocence.

Peut-être jugera-t-on que je suis d'une indulgence extrême pour Marie Stuart. J'avoue que, pour conserver mes illusions, je n'ose pas fouiller l'histoire et lui surprendre ses secrets. Avant la reine coupable, si toutefois les fautes existent, je vois la femme belle, persécutée, malheureuse. Le vieil Etienne Pasquier sentait ainsi. Ayant à raconter, dans ses recherches, la mort de Marie Stuart, il l'oppose à l'histoire tragique du connétable de Saint-Pol, à celle du connétable de Bourbon, qui lui ont laissé un mélange de sentiments contraires. « Mais en celle que je discourrai maintenant, dit-il, il me semble n'y avoir que pleurs, et, par aventure, se trouvera-t-il un homme qui, en lisant, ne donnera à ses yeux? »

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

LA PUPILLE

NOUVELLE

« C'ÉTAIT, il y a dix ans, une demeure fort paisible et d'un aspect austère que le château de Blangy, situé entre Parthenay et Bressuire.

Il était habité par cinq personnes : trois maîtres et deux domestiques.

Les maîtres étaient la comtesse de Blangy, veuve

depuis plusieurs années, son fils Lionel et Cyprienne de Blangy, fille de la demi-sœur de la comtesse, qui l'avait recueillie, à la suite d'événements que ce récit fera connaître.

M^{me} de Blangy était presque une vieille femme; Lionel à peine un homme, et Cyprienne encore une enfant.

Les domestiques se nommaient Jean et Suzon.

Nous reviendrons à eux tout à l'heure; il importe d'abord de vous faire connaître les principaux personnages de cette histoire, ainsi que les faits marquants de leur existence.

Bretons et royalistes, les de Blangy s'étaient complètement dévoués à ce qu'ils appelaient leurs convictions.

Il y a des dévouements fatals.

Le grand-père du jeune comte avait été tué à Quiberon, sous les yeux de Charette de la Centrie.

Un de ses fils, Hugues, le futur père de Lionel, bien jeune encore à cette époque, et qui avait suivi le Vendéen sur le champ de bataille, blessé lui-même d'une balle républicaine dans la même journée, n'avait appris qu'à l'ambulance l'affreux malheur qui venait de le frapper.

Sa blessure pouvait devenir mortelle; mais des soins empressés le rappelèrent à la vie.

Il regagna son château avec Jean, vieux serviteur dévoué, qui, voyant ses maîtres prendre l'épée en main, avait saisi son fusil sans trop savoir pourquoi.

Hugues vécut seul à Blangy, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans; puis il se maria avec sa cousine Elisabeth de Simeuse dont il eut un fils, Lionel.

Une fois époux et père, Hugues de Blangy ne songea pas plus à quitter son domaine patrimonial, qu'il ne l'avait fait après la mort tragique du Vendéen.

Possesseur d'une assez belle fortune, que la dot de sa femme était venue grossir, il se consacra entièrement à l'éducation de Lionel et à son amour pour Elisabeth, ayant la chasse pour exercice et la lecture pour plaisir.

D'une santé fort délicate et se ressentant toujours de sa blessure, il cherchait, par une vie calme et paisible, à combattre le mal terrible qui devait, malgré tout, le conduire de bonne heure au tombeau.

Au bout de quelques années d'une félicité sans nuages, ce fatal moment arriva.

Le comte Hugues mourut dans les bras d'Elisabeth, en lui recommandant de reporter sur leur fils Lionel toute l'affection qu'elle avait pour lui.

Cruellement éprouvée, la comtesse faillit succomber d'abord à son immense douleur; mais le sentiment du devoir qu'elle avait à remplir finit par cicatriser cette blessure cruelle, et, de même qu'Hugues l'avait fait, elle demeura à Blangy, n'ayant plus qu'un but, l'éducation de Lionel.

Ainsi confiné dans ce château séculaire, n'ayant que son parc pour horizon, le jeune comte commença son adolescence sans avoir la moindre idée des choses de ce monde.

Son unique ami était Jean; son épouvantail, un certain abbé Duclos, vendeur de latin parasite, que M^{me} de Blangy avait fait venir au château pour continuer l'œuvre qu'elle avait commencée, et apprendre à son fils ce que tout Français bien élevé ne peut se dispenser de savoir.

Lionel était un enfant fort doux, mais d'une nature turbulente et vivace.

La campagne avait fortifié son corps, l'air pur avait hâlé son teint, et la vie large qu'il menait lui avait inspiré un amour effréné pour l'indépendance, qui devait infailliblement s'affirmer d'une manière violente dès qu'il serait complètement libre.

Malgré la tendresse excessive de la comtesse pour Lionel, cette vie sans incident aucun, dont tous les lendemains étaient identiquement semblables à leur veille, n'aurait point laissé de devenir extrêmement monotone, si une catastrophe, qu'une joie devait terminer, n'était venue frapper M^{me} de Blangy et son fils.

Le comte Hugues avait un frère beaucoup plus âgé que lui, qui avait commis le crime antipatriotique et antilibéral d'émigrer. Ce frère avait épousé également une demoiselle de Simeuse, demi-sœur d'Elisabeth.

Celle-ci était morte en donnant le jour à une petite fille, qui reçut le nom de Cyprienne.

Le frère du comte avait annoncé cet événement à sa belle-sœur, en datant sa lettre de Mayence, qu'il n'avait plus voulu quitter, ayant, en égoïste prudent, réalisé toute sa fortune à son départ de France, et l'ayant mise entre les mains d'un banquier de Francfort, homme probe et habile, avec lequel il s'était pour ainsi dire associé.

Dès lors, les intérêts de Blangy l'émigré, ainsi qu'on l'appelait, l'avaient retenu en Allemagne.

On a beau être Breton, certains préfèrent les écus au sol natal. De Blangy était de ceux-là.

Lorsque sa femme mourut, il trouva un motif très-plausible pour ne point repasser le Rhin.

Il prétendit qu'il lui semblait qu'un lien indissoluble l'attachait à la tombe de celle qu'il venait de perdre, et qu'il eût manqué à tous ses devoirs s'il avait laissé passer un seul jour sans venir suspendre quelques fleurs entrelacées à la croix qui la surmontait.

Il donna cette raison à la comtesse de Blangy, lorsque, après quelques mois, elle lui écrivit pour l'engager à venir se fixer à Blangy avec Cyprienne.

Plusieurs lettres furent échangées entre eux sur la même question.

De Blangy l'émigré, qui était au fond plus encore banquier que beau-frère, résista malgré tout; mais il promit à sa belle-sœur de lui envoyer sa fille et sa nourrice pendant quelques mois. Cette promesse ne fut pas tenue par lui, et, pendant quatre ans entiers, l'ainé des Blangy en remit l'accomplissement de mois en mois.

Désespérant de pouvoir jamais décider son beau-frère à se séparer de sa fille, ne fût-ce que pendant quelques semaines, la comtesse avait renoncé à la lui demander, lorsqu'un soir trois personnes arrivèrent inopinément au château.

Le bruit de leur voiture tira la comtesse de la lecture qu'elle venait d'entamer après le départ de Lionel, que Jean, au coup de neuf heures, avait emmené dans la chambre à coucher pour procéder aux soins de la toilette de nuit de son jeune maître, ainsi qu'il le faisait quotidiennement.

Une visite à Blangy, à cette heure avancée, était un véritable événement, car la comtesse, sauf quelques voisins peu nombreux, ne recevait personne.

Elle sonna, et, au bout de quelques instants, Jean reparut.

— Une voiture n'est-elle pas entrée dans la cour? dit-elle.

— Oui, madame la comtesse; en l'entendant rouler sur le pavé, j'ai quitté M. le comte et je suis allé voir ce que cela voulait dire.

— Apprenez-le-moi, Jean.

— Un monsieur et une femme qui, d'après leurs costumes, doivent venir d'assez loin, ainsi qu'une petite fille, sont là, dans la bibliothèque, où je les ai introduits.

Cette nouvelle causa une profonde surprise à M^{me} de Blangy; puis sa première pensée fut que de Blangy l'émigré s'était décidé à quitter l'Allemagne pour venir la rejoindre.

— Faites entrer, dit-elle à Jean qui disparut.

L'improbabilité de sa supposition lui venait à peine à l'esprit, que l'apparition du monsieur désigné par Jean la confirma.

LEOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES DE HONGRIE

Alsó-Ztoltza, le 22 juillet 1875.

LE 1^{er} juillet ont commencé, en Hongrie, les élections pour le Reichsrath, et, comme on le prévoyait, la future représentation nationale hongroise s'est composée pour les trois quarts du parti libéral.

Les élections en Hongrie ont un côté pittoresque et curieux qui caractérise bien cette contrée.

Dans les villes où doit avoir lieu le scrutin, on prélude aux « choix » ou élections par de véritables fêtes. Les maisons sont pavoisées de drapeaux tricolores, sur

lesquels la plupart des partisans inscrivent aussi les noms de leurs candidats préférés. Il est presque impossible ces jours-là de circuler dans les rues.

Quand arrive le jour du scrutin, les électeurs n'ont plus qu'à voter; car chaque parti s'est ingénié à les convaincre en faisant valoir les mérites de ceux qui doivent les représenter; les boissons et les spiritueux font le reste.

Si le candidat obtient une majorité de quelques centaines de voix, on réunit un groupe de musiciens, qui, drapeaux en tête, font une promenade à travers la ville. Telle de ces processions compte plus de mille personnes.

L'EXPOSITION RUSSE

AU CONGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

LA Russie nous a envoyé une exposition magnifique à tous points de vue : elle renferme trois parties, l'exposition russe proprement dite, l'exposition du musée pédagogique de Saint-Petersbourg et l'exposition de l'annexe russe, sur la terrasse du bord de l'eau.

Le monde scientifique a été frappé d'admiration en voyant les immenses efforts que la Russie a faits depuis quelques années pour les progrès de la géographie et les gigantesques travaux qu'elle a accomplis dans l'Asie centrale. De ce côté, les études ont été poussées si loin, que M. le colonel Bogdanowitch a pu, à l'une des séances du Congrès, présenter un projet de chemin de fer qui traverse toute la Sibérie et toute la Chine, et dont le parcours embrassera 7,160 kilomètres dans les régions dont la plupart étaient, il y a quelques années encore, tout à fait inexplorées. Une partie de ce chemin de fer est déjà décrétée en principe, et sans aucun doute notre siècle verra l'exécution de cette œuvre colossale.

Ce n'est pas ici le lieu de s'occuper des magnifiques travaux de topographie, de nivellement, de géologie et d'exploration du général Solétof et de la grande commission russe du Turkestan, de MM. Tchenakowsky et Muller, de M. Mikhoulko-Makaf, Ogorodnikow, etc., qui ont, du reste, été dignement appréciés et récompensés par le jury de l'Exposition. Les lecteurs du *Monde illustré* nous sauront plus de gré de leur donner quelques détails sur le trésor rapporté de Khiva par le général Kaufman et offert par lui au tsar. Malheureusement, il est vraiment bien difficile de décrire cette superbe collection de colliers, de bracelets, d'ornements pour les chevaux, de brûle-parfums, d'amulettes destinées à renfermer les versets du Coran, de parures de toutes sortes, en or, en émail, en rubis, en turquoises, en corail et en émeraudes. Une seule des émeraudes, placée au milieu d'un collier, a été évaluée à plus de 16,000 francs. Le khan de Khiva était à bonne source pour se procurer des pierres; c'est presque exclusivement à Nichapou que l'on rencontre les turquoises, et Badaksha est très-renommé pour ses rubis; mais, en dehors de leur valeur intrinsèque, les bijoux de Khiva ont une immense valeur artistique; ils présentent un singulier mélange de l'art indien, mauresque et persan combiné avec un goût infini. Au moment où les Russes arrivaient devant Khiva, le khan, se voyant abandonné ou trahi par les siens, envoya Djérib-Pacha pour chercher à apaiser son vainqueur en lui envoyant son plus précieux trésor. Le général Kaufman transmit à l'empereur de Russie ce royal présent, et traita avec bonté le khan de Khiva; grande est l'admiration que celui-ci a conservée pour les Russes, si nous en jugeons par la lettre qu'il a tout dernièrement écrite au général Kaufman et qui est pleine de compliments, de remerciements et de protestations les plus emphatiques.

Le musée pédagogique de Saint-Petersbourg est excessivement remarquable; la méthode d'enseignement en usage depuis de longues années avait fait de la géographie une science sèche, aride, une nomenclature de noms propres, un pénible effort de mémoire; dans le système du musée pédagogique, au contraire, tout est combiné pour parler à la fois à l'intelligence et à l'imagination de l'élève, pour l'instruire en l'amusant ou en piquant sa curiosité; s'il est question d'un pays, on lui met immédiatement sous les yeux de petites statuettes

représentant l'habitant de ce pays dans son costume national, des vues de ses principaux monuments, des grands produits de son industrie, etc. Parle-t-on des grands phénomènes de la nature, tels que le simoun dans le désert? un tableau représentera tout de suite à l'élève une caravane surprise par ce terrible fléau; une lanterne magique projette sur les murs des cartes de toutes les contrées de l'univers, encadrées dans des vues prises dans ces contrées mêmes. Une partie importante de l'exposition du musée pédagogique est due au colonel Poulikowsky, qui est venu prendre part aux travaux du Congrès. Nous avons eu aussi à Paris M. Sline, le célèbre éditeur russe qui avait envoyé à Paris une quantité considérable de publications des plus intéressantes.

Pour l'artiste et pour l'amateur, la partie la plus saillante de l'exposition russe est, je crois, celle qui est renfermée dans le chalet construit sur le bord de l'eau. On y trouve une collection, sans pareille et sans précédent, de vues, de photographies et de croquis de toutes les nations les moins connues de la Russie, de la Sibérie, du Turkestan, de l'Asie centrale, du Tibet, du fleuve Amour, etc., etc., représentant les habitants de ces immenses régions; leurs costumes, leurs maisons, leur intérieur, leurs armes, leurs instruments de travail. C'est là qu'on trouve le splendide volume in-folio, *les Peuples de la Russie*, par M. de Pauly, offert au tsar à l'occasion du jubilé millénaire de l'empire de Russie, dans lequel notre collaborateur, M. Scott, a puisé une partie des types qu'il reproduit aujourd'hui dans le *Monde illustré*. Nous avons aussi admiré de très-belles aquarelles peintes sur les bords du Volga et de l'Oural; et d'autres nous montrant l'expédition de Khiva aux prises avec les tourmentes de neige, les glaces et les difficultés d'une nature abrupte et sauvage.

Le cadre restreint de cet article ne me permet pas de m'étendre davantage sur l'exposition russe; mais avant de le quitter, je crois devoir payer un juste tribut de remerciements aux illustres savants et voyageurs qui ont bien voulu, malgré la distance, venir à Paris pour prendre part à nos travaux, à M. de Sémenof, président de la Société impériale de géographie russe; à M. le comte Khanikof, au général Stolétov, au colonel Vénikoukoff, à M. de Severtzof, et aussi à MM. les commissaires russes à l'Exposition, M. Maïnof et surtout M. de Lomonosof, qui se sont mis constamment et si gracieusement à la disposition de tous les visiteurs de l'Exposition pour leur donner tous les renseignements et toutes les explications dont ils pouvaient avoir besoin.

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : A propos des pièces d'Alfred de Musset. — GYMNASÉ : Mlle Delaporte et *Frou-Frou*. — VARIÉTÉS : *La Guigne*, comédie en trois actes, par MM. Labiche, Leterrier et Vanloo. — CLUNY : Reprise d'*Il y a seize ans*.

LE succès continu, obstiné, d'*Il ne faut jurer de rien*, et d'*On ne badine pas avec l'amour*, à la Comédie-Française, m'a inspiré le désir de relire le répertoire tout entier d'Alfred de Musset. J'ai salué au passage ces vieilles et toujours adorables connaissances qui s'appellent *Fantasio*, *André del Sarto*, *les Caprices de Marianne*, *le Chandelier*, etc. J'ai voulu relire aussi les pièces qu'on ne joue plus et celles qu'on n'a jamais jouées. Parmi les premières, je fais bon marché de *la Nuit vénitienne*, tombée jusqu'à l'Odéon, d'*On ne saurait penser à tout*, imitation inutile d'un proverbe de Carmontel; j'abandonne volontiers *Louison*, malgré quelques jolis détails, et *Carmosine*, souvenir de Boccace; mais je crois que la reprise de *Bettine* ne serait pas sans attrait. *Bettine* est une des meilleures choses produites par Alfred de Musset en ses dernières années; elle n'a fait que passer au Gymnase, jouée par M^{me} Rose Chéri.

Telles sont les pièces qu'on ne joue plus. Quant à celles qu'on n'a jamais jouées, elles sont assez nombreuses. C'est d'abord *les Marrons du feu*, une impertinence qui ne serait réalisable à la scène que sur un théâtre de château ou d'atelier. A quoi rêvent les

jeunes filles est d'une adaptation plus facile; la grâce et la gaieté y alternent dans une juste mesure. Je passe sur *la Coupe et les lèvres*, qui participe plutôt du poème que du drame, et qui, à cause de cela, a tenté deux auteurs d'opéra-comique. Ici s'arrête le répertoire en vers d'Alfred de Musset.

Il faudrait trop mutiler l'admirable *Lorenzaccio* pour le rendre acceptable au public; personne ne le tentera, je l'espère. On m'a dit qu'il avait été plusieurs fois question de monter *Barberine*, ce vieux fabliau renouvelé de Senece; je ne vois pas ce qu'on y gagnerait; la pièce est une des moins originales de l'auteur et une des plus languissantes.

Mais je connais quelque part, perdu dans un coin de son volume de *Mélanges*, un petit chef-d'œuvre, caché, je ne sais pourquoi, entre un article sur la tragédie et les maussades *Lettres de Dupuis et Cotonet*, une comédie de quelques pages seulement, intitulée : *Faire sans dire*. Rien de plus simple et de plus dramatique que cette action qui se passe à Rome, dans la chambre d'un pauvre musicien. Il est minuit; Mariani serre ses cahiers et son violon, lorsqu'on frappe violemment à sa porte; il ouvre. Un abbé et une femme masquée se précipitent dans la chambre; ils sont poursuivis, il s'agit d'un enlèvement. L'abbé se sauve lâchement, abandonnant la femme, qui reste seule avec le musicien. Survient le frère de la femme, furieux et l'insulte à la bouche. « Viens, toi, tu es mort, » lui dit Mariani tranquillement. Il y a ensuite entre cette femme et ce musicien, à dix pas de ce cadavre étendu sur le sable du jardin, un dialogue des plus émouvants. Elle demeure seule au monde, maudite et déshéritée par sa famille. Mariani lui offre de la faire vivre. Tout cela, — et tout ce que j'omets, — est saisissant, parfaitement exposé et du style le plus ferme. La représentation en serait intéressante, il me semble. Recommandé *Faire sans dire* à M. Perrin, le directeur de la Comédie-Française.

Voilà ce que j'avais à écrire à propos des pièces d'Alfred de Musset.

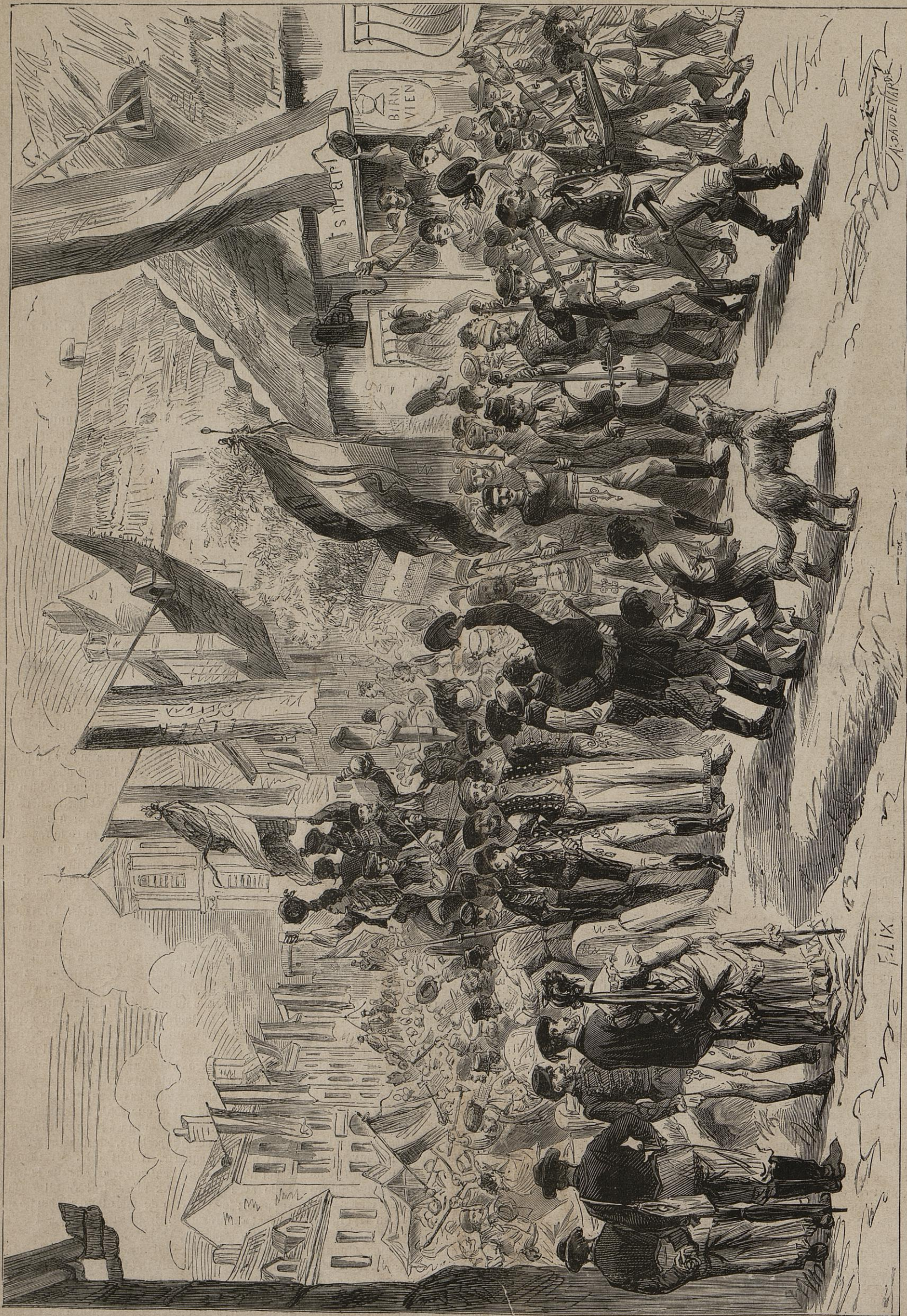
Dans ma dernière chronique, j'ai promis de dire comment M^{lle} Delaporte s'était tirée de *Frou-Frou*. Son succès n'a pas été un seul instant en doute... auprès de ceux des spectateurs qui n'avaient pas vu M^{lle} Desclée. Les autres ont fait des réserves, mais tout le monde a été d'accord pour reconnaître les qualités de sensibilité et de grâce qui font aujourd'hui de M^{lle} Delaporte la première comédienne du Gymnase.

Les petitements de Ravel dans le rôle du père de *Frou-Frou* s'ajoutent à tout l'esprit abondamment répandu dans la pièce. M. Pujol joue très-bien tous les personnages qu'on lui confie, et particulièrement les maris vertueux. On commence à remarquer M^{lle} Persoons; il est vrai qu'elle force le regard par sa taille magnifique, qui fait venir à la mémoire le sonnet de *la Jeune géante*, de Bandelaire.

M. Coquelin cadet, après avoir donné sa démission de pensionnaire de la Comédie-Française, a signé un engagement avec les Variétés. A-t-il eu tort ou raison? Les avis sont partagés. Moi, je lui donne raison, — en ce qui regarde seulement la question d'art, bien entendu. Deux Coquelin sur un même théâtre, c'était beaucoup, surtout lorsque ces deux Coquelin se ressemblent fort par le visage et par la voix, et jouent le même emploi. Le rayonnement de l'ainé aurait toujours absorbé le cadet, en dépit de leur bonne fraternité. Les créations importantes seraient allées fatalement à Coquelin I^{er}; il ne serait échu en partage à Coquelin II que de minces silhouettes, comme cela est arrivé.

On m'objectera, non sans raison, que la Comédie-Française lui offrait ce que seule la Comédie-Française peut offrir, c'est-à-dire les honorables compensations de l'ancien répertoire, où quelque gloire se peut encore acquérir. A tout cela, M. Coquelin cadet n'a rien voulu entendre. « Vous me la baillez belle avec votre vieux répertoire! s'est-il écrié (je suppose); je veux être de mon temps, bien de mon temps! » Après quoi, tirant sa révérence, il est allé jouer *la Guigne* aux Variétés.

La Guigne est presque un mot d'argot; le vaudeville nouveau lui facilitera-t-il les abords du dictionnaire? cela se pourrait bien. On dit en langage familier, très-familier : « J'ai la guigne! » pour : « J'ai le guignon! » Pourquoi ce féminin au lieu de ce



MŒURS DE L'AUSTRO-HONGRIE. — Scènes des dernières élections en Hongrie. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant à Vienne.)



EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE. — La Russie. — Quelques types, quelques bijoux de Khiva. — (Dessin M. Scott.)

masculin? je l'ignore absolument. Mais pas de chicane puérile, et va pour le titre patronné par M. Labiche et par ses deux collaborateurs, MM. Leterrier et Vanloo! — Donc, la guigne est l'astre malin qui a présidé aux destinées de Gédéon Fraissier, un monsieur qui ne saurait faire un pas ni mouvoir le coude sans déranger quelque chose à l'ordre matériel établi autour de lui. S'il entre dans un restaurant, il se heurte au garçon qui porte une pile d'assiettes; s'il échange une carte avec un quidam, ce quidam est son futur beau-père; s'il prend la taille incivilement à une jeune fille, cette jeune fille est sa fiancée.

Je vous raconte la pièce en vous laissant deviner le reste; ce reste pourrait être plus abondant, plus compliqué et plus original. Mais, grâce à l'excellente troupe des Variétés, on rit avant d'avoir songé à s'armer; ce sont tous des compères expérimentés, largement doués par dame Nature d'agréments bizarres et prêtant irrésistiblement à l'hilarité; c'est Pradeau, expansif comme Sancho Pança; c'est Baron, qui a élevé le rhume de cerveau à la hauteur d'une institution; c'est Léonce, froidement aliéné; c'est Berthelier, aux gloussements joyeux; — c'est Coquelin cadet lui-même, long, blême, le nez au vent, le sourire indécis, la démarche balancée; Coquelin cadet, qui a besoin de s'aguerrir au contact de ses nouveaux camarades, et qui s'aguerrira, et qui finira par jouer le répertoire d'Arnal. En attendant, il fait songer à Ravel dans *l'Etourneau*.

Une mention honorable à M^{lle} Marguerite Donvé, une ingénue (aux Variétés!) agréable à voir et toute intelligente.

Il y a seize ans! C'est le titre d'un vieux drame de Victor Ducange que le théâtre Cluny a repris cette semaine. Pixérécourt au Théâtre-Historique, Bouchardy au Châtelet, Ducange à Cluny, — on ne dira pas que le culte des ancêtres est abandonné. *Il y a seize ans* m'a fait frissonner dans mon enfance; on y voit des incendies et des incendiaires, un pont scélé qui s'écroule, un enfant perdu, des gendarmes bafoués, tout le train des drames populaires. On y sonne même le tocsin pendant un entr'acte!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BOUFFES-PARIISIENS : Réouverture

VOILA l'affiche des Bouffes-Parisiens qui reparaît sur les murs. Signe d'hiver, tout au moins signe d'automne; car, à bien parler, les premiers froids ne viennent qu'à la réouverture des Italiens.

On pourrait ainsi établir une nouvelle climatologie basée sur l'état des théâtres parisiens : telle scène ouverte ou fermée, telle pièce jouée ou non jouée, disent le temps qu'il fait. Il y a aussi des auteurs d'été et des auteurs d'hiver; à y regarder de près, on en découvrirait même qui, comme certains paletots, sont de demi-saison.

Et ces indications en valent d'autres. Les almanachs disent tant de sottises pour les dix sous qu'ils coûtent!

Enfin, les Bouffes-Parisiens inaugurent leur nouvelle campagne par la *Belle parfumeuse*, une opérette du grand format empruntée au théâtre de la Renaissance.

C'est tout ce que vous en saurez pour aujourd'hui, car la fête s'est donnée pendant que ces lignes étaient sous presse. En attendant de plus amples détails, on nous permettra bien de rappeler en quatre coups de plume l'histoire de la fondation des Bouffes : ce sera battre le rappel des souvenirs pour les gens de plus de quarante ans, et, du même coup, présenter une matière inédite à ceux qui n'ont pas encore usé leur trentième calendrier.

C'était en 1833, lors de la première Exposition universelle, que M. Offenbach obtenait le privilège du théâtre des Bouffes-Parisiens.

Jusque là le futur auteur d'*Orphée aux Enfers* n'était point sorti de la pénombre des demi-succès. On

le connaissait pour la manière humoristique et parfois plaisante dont il jouait du violoncelle. Il avait aussi pendant quelque temps dirigé l'orchestre de la Comédie-Française; mais le poste est médiocre, et il n'y a là, comme on dit, que de l'eau à boire pour qui aurait soif de fortune et de gloire.

Pourtant le ministre s'était montré mesquin dans les conditions qu'il avait mises à l'existence du nouveau théâtre. Il lui avait paru d'intérêt majeur qu'on n'y fit pas voir plus de deux acteurs à la fois; si un troisième mettait seulement son nez hors des coulisses, c'était par tolérance, encore il ne devait pas dire un mot.

De pareils procédés, qui nous paraissent aujourd'hui d'une tyrannie gothique, étaient monnaie courante il y a vingt ans.

Il existe un spécimen parfait de ce répertoire imposé par l'autorité, c'est la saynète si connue des *Deux aveugles*, laquelle comporte, en effet, deux personnages chantants et un troisième qui ne fait que traverser le théâtre en jetant un sou.

(Soit dit entre parenthèses, le sort ironique avait voulu que ce personnage muet fût joué par ce pauvre Glatigny, mort depuis en odeur de poésie, et qui était justement un improvisateur de rimes d'une abondance sans pareille).

Enfin le nouveau théâtre s'installa entre deux arbres des Champs-Élysées, dans une petite salle bâtie par le physicien Lacaze, et qui, agrandie depuis, a pris le nom de Folies-Marigny. Ce n'était point là une demeure proportionnée aux ambitions de M. Offenbach; mais, après tout, l'Exposition universelle avait fait des Champs-Élysées un boulevard européen, et le théâtre seules rachetait son exiguïté lilliputienne par sa position exceptionnelle à la porte du palais de l'Industrie.

Les Bouffes-Parisiens furent inaugurés le 3 juillet 1833, avec le spectacle suivant :

| | |
|--|----------------------------|
| Entrez, messieurs, mesdames! prologue en vers de Méry; | } Musique de M. Offenbach. |
| La Nuit blanche, saynète de M. Plouvier; | |
| Les Deux aveugles, saynète de M. J. Moineaux; | |
| Arlequin barbier, ballet de M. Placet. | |

La troupe, fort restreinte, comprenait néanmoins des acteurs de choix tels que Darcier, Berthelier, Pradeau. Quant au personnel féminin, il se composait uniquement de M^{lle} Macé, ainsi destinée à se faire épouser en effigie trois ou quatre fois par soirée.

Tout alla bien pendant l'été. Mais le palais de l'Industrie fermé et la bise venue, la position n'était plus tenable. Huit jours encore, et le vent du Nord aurait eu ses entrées au théâtre.

Alors M. Offenbach s'empara de la salle habitée par la jeune troupe de M. Comte (et qui avait été bâtie en 1826 dans l'alignement du passage Choiseul... Pour profiter de ce que cette parenthèse n'est pas encore fermée, nous rappellerons que, comme physicien et directeur d'une comédie enfantine, M. Comte avait occupé en 1814 l'hôtel des Fermes, et en 1818 une salle construite dans le passage des Panoramas.)

Le théâtre du passage Choiseul n'était guère plus grand que la salle à manger d'un riche particulier. Mais il fut si bien remis à neuf, doré, capitonné, chauffé, éclairé, que la vie y fut douce pendant quelques hivers.

L'ouverture s'en fit, le 29 décembre 1833, par la première représentation de *Ba-ta-klan*. Ainsi, les Bouffes-Parisiens, qui se permettaient aussi des voyages à l'étranger, eurent hôtel à Paris et villa aux Champs-Élysées. C'était un train de grand seigneur.

Le répertoire du passage Choiseul ne tarda pas à prendre quelque importance, car le ministre se relâcha de sa sévérité première, et permit les pièces à trois, à quatre, puis à un nombre indéterminé de personnages. Le nombre d'actes cessa aussi d'être fixé, et je crois même qu'alors, dans ces temps plus tolérants, Glatigny aurait pu dire quelques paroles en jetant son sou aux *Deux aveugles*.

Dans cette période adolescente, qui va de ses commencements jusqu'à *Orphée aux Enfers*, le théâtre des Bouffes donna quantité de petites pièces qui, pour la plupart, révélèrent au public le nom et le talent de leurs auteurs. Ce furent *Elodie* ou *le Forfait nocturne*, de MM. Crémieux, Battu et Amat; — *Marinette et Gros-René*, de MM. Léon Duprez et Hequet;

— *la Parade*, de MM. Brésil et Jonas; — *les Deux vieilles gardes*, de MM. Villeneuve, Lemonnier et Léo Delibes; — *le Docteur Miracle*, paroles de MM. Battu et Ludovic Halévy, musique faite en double par MM. Lecoq et Bizet; — *Monsieur de Chimpanzé*, de MM. Jules Verne et Aristide Hignard; — etc.

Sans compter *Bruschino*, de Rossini; — *l'Impresario*, de Mozart; — *les Pantins de violette*, d'Adolphe Adam.

Sans compter non plus la part de M. Offenbach, qui se composait notamment de *Tromb-Al-Kazar*, du *Violoncelle*, du *Financier et le savetier*, de la *Rose de Saint-Flour*, de *Croquefer*, de *Vent-du-Soir*, de la *Demoiselle en loterie*, de *Mesdames de la Halle*, etc.

Nous citons de mémoire; mais avec un peu de patience et huit mètres carrés de papier on pourrait pour cette nomenclature jusqu'à la reprise de la *Jolie Parfumeuse*.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La reprise de *Faust* est imminente à l'Opéra; le rôle de Marguerite sera successivement chanté par M^{me} Carvalho et M^{lles} Baux et de Reszké. — A l'Opéra-Comique, *le Val d'Andorre* est à l'étude; Obin remplira le rôle du chevrier. — Le festival orphonique donné dimanche aux Tuileries a eu un plein succès : 6,000 exécutants; 37,000 auditeurs; recette de 27,000 fr. — A. L.

FÊTES DE NUIT AU HAVRE

Monsieur,

DANS les soirées des 13 et 14 août, la place Louis XVI, du Havre (une des plus belles places de France) offrait un aspect vraiment féerique; les quinconces brillaient sous le feu des verres de couleurs et des lanternes vénitiennes; le parfum des fleurs était enivrant, les musiques, la fanfare granvillaise et la douane, faisaient entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire, et le ciel, comme pour prendre part à cette fête, faisait brillamment scintiller ses étoiles; tel était le spectacle que nous a offert l'Exposition florale du Havre, qui, cette année, a pris des proportions inespérées, tant par le nombre des exposants que par la richesse des produits. Dans les deux soirées de la fête, plus de dix mille personnes s'étaient donné rendez-vous sur la place.

Je vous envoie ci-joint un croquis des illuminations de la fête.

Veuillez agréer, etc.

S. CLÉDAT DE LA VIGÉRIE.

P.-S. — Le résultat définitif de notre tombola artistique et populaire a été de 86,433 billets à 50 centimes, soit à peu près un billet par habitant.

DISTRIBUTION DE PRIX

A L'ÉCOLE DES SOURDS-MUETS

EN 1849, un homme de bien, le docteur Blanchet, voulut consacrer tous ses soins aux enfants les plus déshérités de la nature, aux aveugles et aux sourds-muets.

Grâce à son initiative, des écoles furent fondées; pauvres d'abord, elles prospérèrent, et s'étendirent de Paris sur tous les points de la France et jusque dans nos colonies.

On compte aujourd'hui, à Paris seulement, neuf écoles de garçons : rue d'Argenteuil, 27; rue du Faubourg-Saint-Martin, 359; rue Vanneau, 76; rue Lemerrier, 105; rue de Vaugirard, 92; avenue de la Roquette, 25; rue de Poissy, 27; rue de Vaugirard, 142; rue Morand, 3. — Trois écoles de filles : rue Thoin, 15; rue du Chemin-Vert, 70; rue de la Sourdière, 27; et un orphelinat, rue Tournefort, 2.

Cette Société s'occupe de donner aux enfants de cette catégorie l'éducation, les premiers soins, l'enseignement professionnel; elle assiste et patronne, par le ministère d'avocats et d'avoués, ses anciens élèves devant les tribunaux et dans tous les actes de la vie civile.

Tous les ans, elle distribue aux plus méritants des

élèves des deux sexes, des apprentis, des adultes anciens élèves, des prix et surtout des livrets d'encouragement qui peuvent, à un moment donné, les aider dans leurs premiers pas, et qui, en tout cas, forment le noyau d'une petite épargne.

On le voit, le programme de cette Société est multiple; ses efforts sont généreux, et les êtres auxquels elle s'adresse sont des plus intéressants.

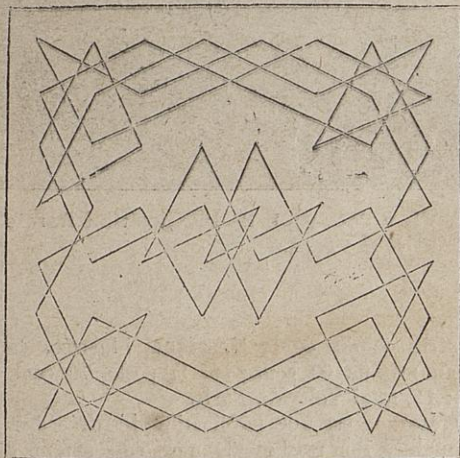
Un de nos confrères nous apprend que le programme de cette distribution était complexe et la cérémonie fort touchante; ce n'est qu'avec un profond sentiment de tristesse que l'on entend ces pauvres êtres faire des efforts surhumains pour articuler, rien qu'en voyant la contraction des lèvres de leur professeur, des mots, des sons qu'ils n'entendent pas eux-mêmes.

Quelquefois, ces cris, ces articulations n'ont rien d'humain, et cependant tous ces enfants paraissent doués d'une excessive intelligence; quelques-uns se font parfaitement entendre, et nous avons compris distinctement des phrases prononcées par deux d'entre eux.

On entendait également un élève aveugle lire très-rapidement sur un livre imprimé en relief, que ses doigts parcouraient aussi vite que l'eût pu faire l'organe de la vue.

Pour compléter notre compte rendu, nous ajouterons que la cérémonie était présidée par M^{re} Marguerye, évêque d'Autun; par M. le curé de Saint-Roch, et M. F. Lévy, vice-président de l'Œuvre; qu'il a été récité par les élèves des pièces de vers et des compliments adressés aux fondateurs et aux continuateurs de l'Œuvre de M. Blanchet, et notamment à M^{lle} Girelle, secrétaire générale, qui dirige tout et préside à tout avec l'activité et la sollicitude d'une mère.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE



LOGOGRIPHE

Pour écrire mon nom trois lettres suffiront.

Du sein des flots surgit mon front;
Je bîse la barque fragile
Que guide un pilote inhabile.
Retourne-moi : le fantassin
Me redoute;
Je mets daim, cerf et marcassin
En déroute.

(ROC, COR)

Solutions justes : MM. le vicomte de la Villestreux; C. et E. Hoessner; Ad. Tuniot; A. Chainton; Camille; Th. Ficlameche; Kassioth; Cl. Girard; G. Allipheth; Docissar; le café Albouy; Le Marchand, des îles Seychelles, café de l'Univers, au Mans; Roger; Pec; le café du Commerce, à Montdidier; Lechesne; Jocelyn; Pascal Charrier; G. Prénost; H. Kalbfleisch; Ern. Dulay; J. A.; L. Ardourel; le café Guano, à Angers; A. Thomae, café Victor, à Vezelise; L. de Croze; H. Rey; F. Sigoud; Cl. Bobier; A. Colomhaud; E. Grignon, café du Casino, à Langon; F. Albrieux; un Périgourdin; les habitués du café de Lyon; Vallin, Barousse, café Roche, à Vienne; E. Boudeille; C. Delaval; le grand café Serin, à Angers; le café du Commerce, au Mans; le café de la Couronne, à Saintes; le Cercle littéraire de Villédieu; la petite table du café du Vieux-Chêne; Lucat; P. André; P., café des Quatre-Vents; M^{lle} de Bergue, castel de Perauput; J. Moreau; un fourrier du 1^{er} génie; Edg. Panni, grand café de Noailles, à Marseille; le café des Voyageurs, à Valenciennes; Georges, café Louis XIV; M^{me} Emilie Casini, café Italien, à Diano; Ad. Bernard, à Mortain; le café Sergent, à Montmartre.

Pour constater la vogue croissante du véritable cachemire de l'Inde, il n'est besoin que de regarder autour de soi dans les diverses stations balnéaires où se trouvent groupées et réunies, pendant la belle saison, les élégantes de tous les mondes. Il est curieux d'observer sous combien de formes différentes se présente cette étoffe exceptionnellement jolie et agréable, et avec laquelle on confectionne les toilettes les plus habillées comme les plus simples. En nuances claires, teinte crème, bleu ou rose pâle, gris perle, on fait de ravissantes robes de promenade ou de casino; en teinte foncée, des costumes de voyage, de plage ou d'excursion les plus seyants et les plus commodes. Nous prédisons au véritable cachemire de l'Inde de la maison de l'Union des Indes un succès complet pour cette saison d'hiver, grâce à la façon dont il a été mis en évidence depuis quelque temps par celles qui font loi en fait de mode. Là, en effet, est le véritable secret des bizarreries de la mode : il suffit qu'une femme citée par son élégance prenne en faveur un tissu, une étoffe, pour que cette étoffe soit universellement adoptée. C'est une de nos merveilleuses qui a mis au jour la première robe de foulard surah à carreaux, et on sait si le succès a été grand. Le foulard surah, disons-le, mérite ce succès; il est souple et fort, et peut se porter très-avant dans la saison et servir même pour toilettes de dîner ou de théâtre. La maison l'Union des Indes semble avoir le privilège des plus charmantes dispositions; nos lectrices n'ont, pour s'en convaincre, qu'à demander la collection d'échantillons que cette maison envoie franco. S'adresser directement à l'Union des Indes, 1, rue Auber.

Les soins de toilette qu'on doit donner à sa personne font partie de l'éducation même; d'où il résulte que les femmes les plus modestes et les moins coquettes font journellement usage de certains produits de parfumerie. A celles-là nous croyons devoir indiquer quelques préparations dont l'action bienfaisante est incontestable. D'abord, l'Eau vivifiante de la chevelure, dont l'usage est des plus agréables par la sensation délicate qu'elle procure et l'apaisement immédiat des démangeaisons; elle détruit les pellicules et donne aux cheveux force, souplesse et brillant; la Nacrède, qui blanchit les dents et parfume l'haleine; le Savon pâte et le Savon crème, doux et mousseux; l'Eau de toilette de Ninon, composée des mêmes éléments que la véritable Eau de Ninon, source de l'éternelle jeunesse, et qui est la meilleure préparation à mélanger à l'eau des ablutions.

Ces divers produits appartiennent à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, qui les expédie en province et à l'étranger sur une demande faite directement.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne

Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.

Concerts dimanches et jeudis, à 3 heures.

On imite, on contrefait la Benzine Collas (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

La Teinturerie Européenne, 26, bt. Poissonnière, est toujours la seule maison qui puisse donner à toutes les robes de soie le brillant et la souplesse du neut. P^r deuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures de toute sorte sont teints tout faits avec la même perfection que s'ils étaient décousus. Teinture fine p^r ameublement. Expéd. p^r toute l'Europe.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahon, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

SOURCE MORNAY CHATEAUNEUF

Eaux de table et de régime par excellence.

Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

RUE DU QUATRE SEPTEMBRE, 18, PARIS

EAU DE ZENOBIÉ SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEGUIN, 3, r. Huguier, Bordeaux. Paris : THOREL, 17, r. de Buci, FAY, 9, r. de la Paix.

SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et la fourrure des vers qu'ils attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédier 3 fr. en t.-poste. Rafin, p^r, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27. SAVON DE NEIGE produit sympathique pour b'anchir et velouter la peau. 2 francs franco.

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Régénération des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

Voulez-vous être toujours
JÉUNE ET BELLE

Employez la Veloutine Viard * perfectionnée
Sans altérer la peau, elle donne au teint
éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte
2, place du Palais-Royal et dans les bonnes maisons
Bruxelles, M^{re} Grévisse, 21, Montagne-de-la-Cour.



Guérison instantanée par l'emploi des
limes chimiques américaines de Mour-
thé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD,
2, place du Palais-Royal.

Pour éviter
L'HUMIDITÉ DES CONSTRUCTIONS

BRIQUES IMPERMÉABLES INJECTÉES
Brevetées s. g. d. g.
BRIQUES DE VAUGIRARD ET DE BOURGOGNE
1^{re} marque
CESSION DE LICENCES
Ch. SEBILLE, 6, quai de Billy
PARIS

PLUS DE CHUTE DE CHEVEUX
SÈVE JAPONAISE

Cette préparation, d'un parfum agréable, prévient et arrête la chute des cheveux occasionnée par suite de couches ou de maladies. Elle nettoie la tête. Son usage journalier empêche les cheveux de blanchir et leur donne de la souplesse.

PRIX du flacon avec brosse, 6 fr.
VIARD *, 2, place du Palais-Royal

LE
MONITEUR DE L'ÉPARGNE

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE

On s'abonne chez MM. V. DESFOSSÉS et C^{ie}

AUX BUREAUX DU

COURS QUOTIDIEN DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paris — 31, place de la Bourse, 31 — Paris

ABONNEMENTS

Paris..... Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.

Départements Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.

Envoi d'un numéro sur demande affranchie.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

ADJON, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le 28 septembre 1875, en 4 lots :

1^o TERRAIN de 1,750^m. — Mise à prix : 42,250 fr.

2^o TERRAIN de 1,657^m. — — 41,599 fr.

3^o TERRAIN de 1,540^m. — — 40,700 fr.

4^o MAISON et JARDIN, 3,995^m. — 35,000 fr.

Sis à Sèvres, Grande-Rue, n^o 164, et rue Croix-Bois, près la station de Ville-d'Avray.

S'ad. à M^{re} Masson, notaire à Paris, r. Perrault, 4.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 28 septembre, à midi,

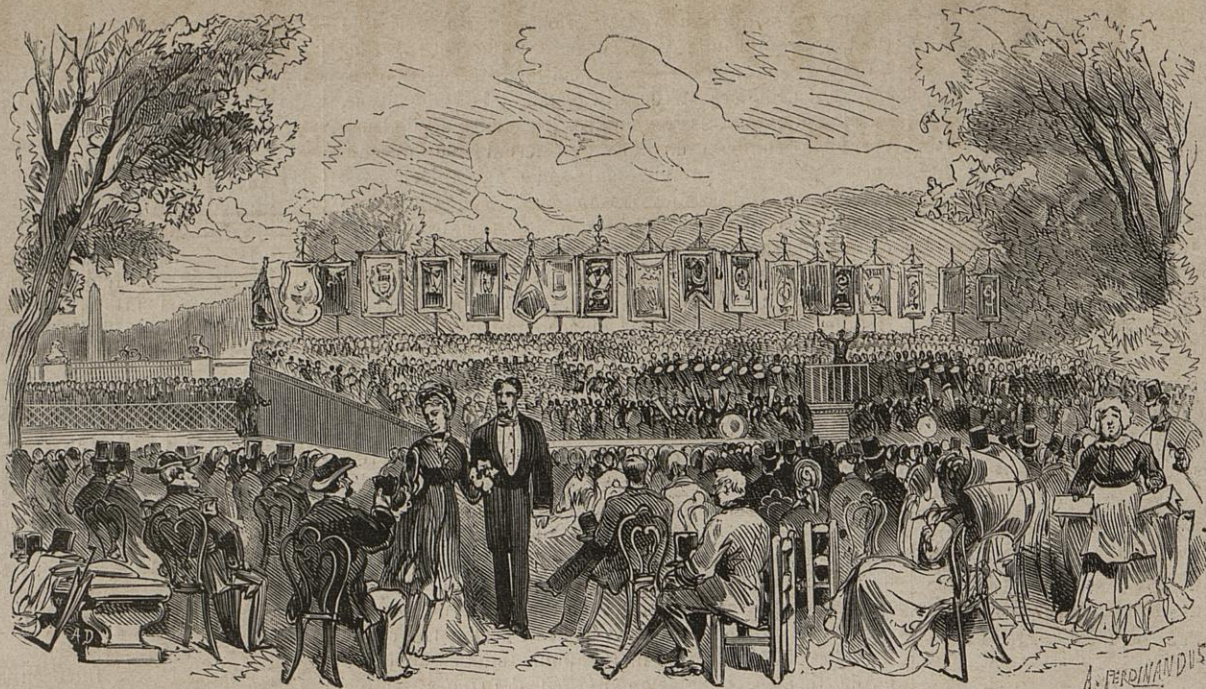
D'UNE MAISON A PARIS, RUE ST-SAUVEUR, n^o 3. Mise à prix : 60,000 fr.

S'ad. à M^{re} CHATELAIN, not. à Paris, rue d'Aboukir, 77.

LE FESTIVAL

DES TUILERIES

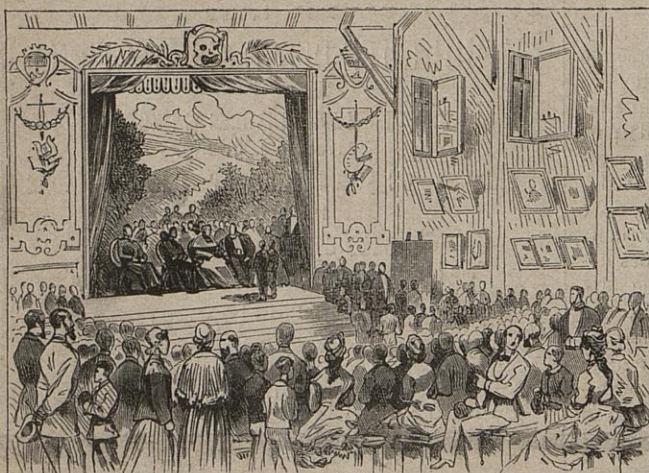
Dimanche dernier, un grand festival au bénéfice des inondés a eu lieu dans le jardin des Tuileries, avec le concours de l'Institut orphéonique et des sociétés chorales et instrumentales de Paris. Malgré les incertitudes du temps pendant la journée, la foule s'est pressée à cette fête de bienfaisance, affirmant ainsi les principes de solidarité qui unissent aujourd'hui



PARIS. — Le grand festival des Tuileries en faveur des inondés. — (Dessin de M. Ferdinandus.)

tous les membres de la grande famille française. L'ordre le plus parfait n'a cessé un instant de régner.

La manifestation a été aussi belle qu'imposante; vaillamment conduites par leurs habiles chefs, les sociétés chorales et instrumentales ont enlevé avec un brio, un ensemble, une science qui attestent de bonnes études et de grands progrès, les chœurs d'ensemble qui formaient la base principale du programme.



Distribution des prix à l'École des sourds-muets de la rue Saint-Antoine.

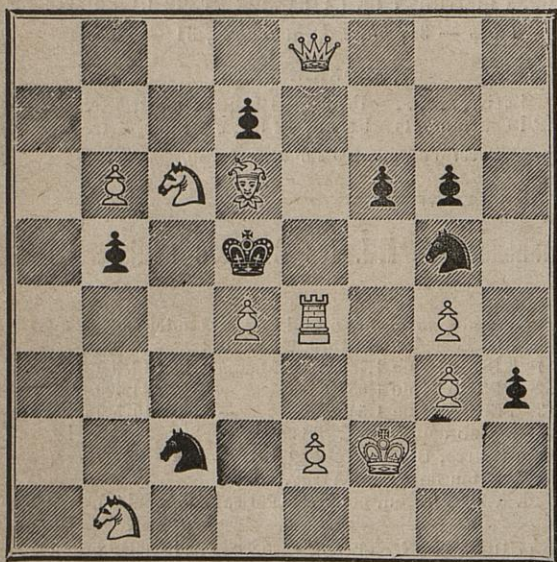


LE HAVRE. — Fête de nuit sur la place Louis XVI, à l'occasion de l'Exposition florale. (D'après le croquis de M. Clédât de la Vigerie).

ÉCHECS

PROBLÈME N° 573

COMPOSÉ PAR M. A. GILBERG



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 571.

1. C pr. P
2. F 7 R
3. F 6 D ou 6 F, échec et mat.
1. R pr. T (meilleur)
2. R ad libitum

Solutions justes : MM. Pradignat; Misselieux; Camille; Kassioh; Quéval; le cercle des Échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; L. de Croze; F. Signoud; Ch. Bobier; G. Prévost; le café du Commerce, au Mans; le grand café Serin, à Angers; Pec; A. Bonnessot; A. Lambert; Edme Simonot; le café de Metz; P. André; l'imprimerie Lamy; le cercle de Lavoulte-sur-Rhône; le cercle Granvelle, à Besançon; C. J. P., café Dumas, à Privas.

Autres solutions justes du problème n° 570 : MM. de Bellardin; le marquis de Bocage; Pec; A. Lambert; A. Bonnessot; le grand café Serin, à Angers; le cercle conservateur Granvelle; P. André; L. de Tréville; Misselieux.

PAUL JOURNOUD.

LA REVUE DE LA MODE

Les femmes artistes, intelligentes et laborieuses, ont pris sous leur patronage un journal créé pour elles, et qui, sous le nom de la *Revue de la Mode*, a fait sa réputation littéraire et artistique, et sa bonne renommée en feuille essentiellement pratique. Les juges les plus sévères et les plus délicats savent louer sans réserve la merveilleuse exécution de ses dessins, qui laisse si loin derrière elle tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, tout en étant l'expression vraie de la mode qui plaît à la femme comme il faut. Les ouvrages féminins qu'elle renferme sont non-seulement nouveaux comme genre, mais encore absolument inédits.

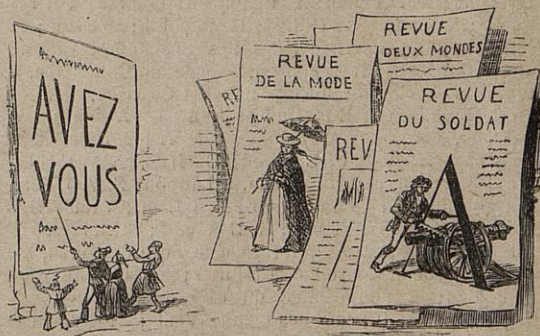
Les personnes qui voudront juger du mérite de cette publication n'ont qu'à demander, par lettre affranchie, un numéro qui leur sera adressé franco. S'adresser, 13, quai Voltaire, à Paris.

La série d'août de la *Mosaïque*, illustrée, est en vente au prix de 60 cent.; par la poste, 70 cent. Bureaux : 11, quai Voltaire, Paris.

La *Mosaïque* est une publication illustrée des plus remarquables. Son prix modique est basé sur un grand tirage, nous n'hésitons pas à la recommander.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et Co, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

De nouveau, Boyton a traversé la Manche!.. c'est un amphibie.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.